

Les LEJAY à AIGLEMONT

... Sept générations



Maurice LEJAY - 1956

AVANT-PROPOS

Le destin des familles nombreuses est, en se ramifiant de se disperser. La diversité des activités professionnelles, de leurs membres, celle de leurs alliances les écartèlent souvent dans l'espace. L'évolution des genres de vie, leurs différences, contribuent à accroître encore la distance entre les générations. Ces deux forces centrifuges tendent à effacer les traces du berceau de la famille, celles de ses origines, la mémoire de ceux qui ont précédé et jusqu'au souci de s'en informer.

Longtemps, l'esprit se satisfait, souvent à peu de frais, des activités qui l'absorbent, il se contente d'un horizon familial limité à la vie du foyer présent, aux relations avec les parents immédiats, à quelques souvenirs sur les plus proches disparus. Puis, avec l'âge, l'activité cesse, la vie professionnelle décroît puis disparaît, parfois sans laisser de souvenirs dignes de durer. Il faut bien alors se résigner peu à peu à n'avoir pas été ce que l'on n'a pu devenir. Le chemin parcouru, avec son cortège de joies et de misère peut alors mieux être jugé dans son ensemble ; succès, échecs, déceptions se situent à leur vraie place.

C'est quand il lui semble n'être plus rien que l'homme ressent ce qu'il ne peut cesser d'être : l'intermédiaire entre le passé et l'avenir. Il se doit alors de faire connaître à ceux qui le suivent, ceux qui l'ont précédé. La tâche n'est pas toujours aisée. La chaîne des traditions est aisément rompue, par négligence ou par oubli. Il est plus difficile de la rétablir. Chaque génération doit y concourir. Non comme aîné, mais comme doyen de la plus âgée des générations actuelles, j'ai tâché de faire le point, en conservant ce qui nous est parvenu. Dans l'été 1948, je cherchais, sur place, comment tirer, encore une fois, des dommages et de l'abandon causés par la guerre, la vieille maison d'Aiglemont, comment lui rendre le moyen de remplir la mission que nous lui avions toujours connue : le foyer des réunions familiales. J'occupai les loisirs de journées pluvieuses, en consultant, à la mairie les archives d'État-civil.

Remontant peu à peu jusqu'à son origine - 1790 - et, plus loin, à travers les textes des registres paroissiaux, qui débutent sous Louis XIV, j'ai pu établir la filiation directe, dont nous provenons. Dix générations successives,

d'aîné en aîné, avec des ramifications collatérales, qu'il n'a pas été possible de suivre. Par les plus âgés, la 10^e génération atteint maintenant et dépasse même l'adolescence mais notre nom n'y paraît pour la première fois que cette année : Bertrand LEJAY, 1^{er} avril 1955.

Ce travail comprend fatalement trois parties d'inégale importance : des cinq premières générations, je ne puis que parler par oui-dire ; des cinq suivantes, j'aurai été plus ou moins longtemps, plus ou moins partiellement le témoin. D'autres, plus tard, je l'espère, continueront, sans se laisser décourager par une ambiance qui, dans l'ordre politique comme dans l'ordre social, contrarie plus qu'elle ne la favorise la conservation des traditions familiales. Comment celles-ci intéresseraient-elles un État démocratique, dont la préoccupation majeure consiste à assurer sa survie, en fabriquant, à rythme continu, comme en série, des électeurs conformistes ? Les diverses collectivités qui encadrent, dirigent, absorbent les activités humaines, surtout dans la recherche de la satisfaction des besoins matériels, plutôt que de groupes familiaux cohérents, s'accommodent également mieux d'individus épars, faciles à dominer, sans trop se soucier des besoins spirituels et moraux de la personne. Mais, au-dessus de cet État, de ces collectivités, aux formes artificielles et éphémères, sur un plan spirituel plus élevé, la Patrie, dans l'espace et dans le temps, assemble toutes les communautés familiales. Avec elle, pour le meilleur et pour le pire, les familles ont partie liée. A celles-ci donc de se défendre, sans trop compter sur l'aide extérieure. Avec elles, elles maintiendront la Patrie.

Le passé ne nous laisse pas des précédents, sur lesquels copier notre conduite, mais des exemples capables d'orienter et d'inspirer notre comportement. Ainsi, la persévérance et l'esprit de suite avec lesquels les aînés de famille ont maintenu et développé de génération en génération, la profession ancestrale. Et puis, la réussite, la durée peu communes de cette génération, qui nous a immédiatement précédés, qui, depuis la naissance de l'aînée jusqu'à la disparition de la dernière survivante, s'est étalée sur 90 ans ; qui, enfin, sans jamais relâcher les liens de la cohésion familiale, a consacré, de la manière la plus directe, les trois quarts des siens, au service de l'Église et du pays. Exemples à méditer, avant de poursuivre, en se souvenant qu'à ses dix commandements, le Décalogue n'ajoute qu'une sanction explicite : pour couronner le respect du passé :

Tes pères et mères honoreras

Afin de vivre longuement.

LA FAMILLE A AIGLEMONT

PREMIÈRE PARTIE

LES CINQ PREMIÈRES GÉNÉRATIONS

La tradition familiale est mieux conservée, la cohésion entre générations rendue plus durable, quand un lien demeure de l'une à l'autre, en les surmontant dans le temps et dans l'espace ; lorsqu'une communauté de souvenirs veut s'attacher à un même lieu, où chacun peut sentir se perpétuer l'âme d'une famille.

Ce bienfait, la famille LEJAY l'a connu jusqu'ici, il ne tient qu'à elle de continuer à la connaître, il s'appelle Aiglemont.

Dans ce village ardennais, les plus lointains de nos prédécesseurs connus vécurent pendant près de deux siècles et sans doute davantage. Depuis cent ans, leurs descendants, pour la plupart, s'y sont rendus, y ont séjourné, plus ou moins longtemps, plus ou moins souvent.

Cinq générations, au moins, y ont passé leur vie, dont nous ne connaissons les trois premières que par quelques actes paroissiaux qui, avant la Révolution, tenaient lieu d'État-civil.

Pour les deux générations suivantes, la tradition s'est enrichie de quelques souvenirs verbaux dus à nos parents et grands-parents.

Ces cinq générations sont comprises dans une première partie : la famille à Aiglemont.

Ces renseignements proviennent des registres paroissiaux, détenus par la mairie d'Aiglemont, au titre de l'État-civil. Entièrement manuscrits, ils sont généralement rédigés et signés par un vicaire de la paroisse de Gespunsart, qui comprenait alors les diverses agglomérations formant Aiglemont. L'enregistrement régulier et la conservation de ces recueils d'actes paroissiaux date du règne de François 1^{er}, un peu avant le milieu du XVI^e siècle. A Aiglemont, ils ne remontent pas actuellement avant 1660. La raison en est, sans doute, que le pays, auparavant fief des ducs de Guise, ne fut réuni à la couronne de France qu'en 1630, et les coutumes, déjà en vigueur plus à l'intérieur, furent sans doute longues à s'établir. Dans les dits actes paroissiaux, l'écriture est irrégulièrement lisible, l'encre et le papier parfois jaunis par l'âge. Enfin, les dates indiquées, il faut se le rappeler, sont celles du baptême, du mariage et de l'enterrement, non celles de la naissance et du décès. Les recherches faites ont laissé indéterminées les dates de la naissance, baptême et du mariage du chef de la première génération identifiée :

Première génération : Joannès LEJAY

Venait-il de l'extérieur ? Ou bien était-il né, avait-il été baptisé avant 1660, avant la conservation des actes paroissiaux ?

Rien n'empêche de penser qu'il était originaire du pays. Le nom de Lejay apparaît, dans les actes d'Aiglemont, à une date de très peu d'années, postérieure à 1660, au baptême d'une Anne LEJAY, qui fut sans doute sa parente.

Sa femme, en tous cas, était d'Aiglemont, Catherine THIRION, 1668 - 1732, dont le nom de jeune fille était déjà porté sur place et figure dans le plus ancien acte d'intérêt local, qui soit parvenu jusqu'à nous.

Par cet acte, du 6 mai 1585, le bailli de Château-Regnault, représentant le duc de Guise, suzerain de la région donnait aux Aiglemontais le droit d'établir des moulins banneaux.

De l'union de Joannès et de Catherine naquirent 8 enfants :

Catherine,	Baptême :	novembre 1690
Guillaume,	" :	septembre 1692
Jean,	" :	janvier 1699
Joannès,	" :	mai 1700
Jeanne-Marguerite,	" :	janvier 1703
Jean-Baptiste,	" :	octobre 1704
Jean-Louis,	" :	octobre 1705
Jean-François,	" :	décembre 1708

Il n'a pas été possible de suivre tous ces enfants. L'une au moins des filles se maria dans le pays. D'autres disparurent-ils en bas âge ? Les actes paroissiaux n'enregistrent pas les funérailles des jeunes enfants ; ce qui peut le laisser penser, c'est la répétition constante du même prénom : Jean.

Pas plus que de ses origines, il n'a été trouvé trace à Aiglemont des funérailles de Joannès Lejay. Il est identifié, suffisamment d'ailleurs, par sa présence sur les 8 actes de baptême de ses enfants, et par le rappel de son nom sur l'acte de funérailles de sa femme : 1732, veuve de Joannès.

Les indéterminations de dates cessent avec la lignée issue de Guillaume, l'aîné des fils de Joannès.

Deuxième génération : Guillaume LEJAY

Il vécut très âgé, 1692 - 1777. Il paraît bien avoir passé toute sa vie à Aiglemont où les actes font fréquemment mention de lui, comme témoin, par exemple. Deux fois veuf, il se maria une troisième fois, n'eut d'enfants que de son premier mariage avec Jeanne Sibille, mariage célébré certainement hors d'Aiglemont, où le nom de sa femme est tout à fait inusité dans la nomenclature des vieilles familles du lieu.

Jeanne Sibille ne figure que sur les actes de baptême de ses deux fils et sur son acte de funérailles, en 1738, portée comme décédée à 35 ans, donc née en 1703.

Les deux fils de Guillaume et de Jeanne :

- Jean, baptisé en 1726,
sans doute mort en bas-âge, il ne figure ensuite dans aucun acte.
- Jean-Baptiste, baptisé en 1732,
le premier des deux qui ont successivement porté ce prénom.

Troisième génération : Jean-Baptiste LEJAY

1732 - 1798, épouse en février 1776, Catherine Hénon, 1748-1825, de l'une des familles les plus anciennement mentionnées, sur l'acte de banalité de 1585, déjà cité. Ce nom n'a disparu d'Aiglemont qu'assez récemment, il existe encore au cimetière une concession perpétuelle.

De ce mariage, deux fils :

- Jean Baptiste II : 1775 - 1847
- Étienne : 1778 - 1842

Le premier des deux est notre trisaïeul, le second dut vivre à Aiglemont, où l'Etat civil enregistre la naissance de deux de ses enfants :

- Catherine : 1806 et
- Étienne Sixte : 1811.

Ce dernier, comme son cousin germain, André Sixte, figure comme conseiller municipal, en 1836, à la bénédiction de la première pierre de l'église actuelle. La trace de cette seconde branche de la famille n'a pas été conservée, bien qu'il s'agisse, en somme, de l'oncle et des cousins germains de notre arrière-grand-père.

À partir de 1790, aux registres paroissiaux, fait suite l'État-civil, avec les actes de naissance mariage et décès ; les feuillets manuscrits sont remplacés par des imprimés plus lisibles. Pendant une douzaine d'années, le calendrier révolutionnaire est en vigueur. Le décès du premier Jean-Baptiste figure en

germinal an VI, soit en avril 1798. C'est à propos de ce premier Jean-Baptiste qu'il est fait, pour la première fois, mention de la profession de cloutier. Sans disputer à son fils, et davantage encore à son petit-fils, le titre de fondateur de la maison Lejay, il convient, tout au moins, de le saluer comme précurseur. Quelques dates enregistrées, c'est tout ce que nous possédons sur ces trois premières générations. Elles vécurent sous les règnes de Louis XIV, Louis XV, Louis XVI. Le premier Jean-Baptiste devait mourir, dans la période révolutionnaire à la fin du Directoire.

Au cours de cette période des trois derniers règnes d'avant 1789, les individus et les familles traversèrent nécessairement les vicissitudes, connurent les épreuves inséparables de la condition humaine mais, dans l'absence complète de toute menace extérieure, les populations connurent une paix, qu'elles n'avaient pas connue auparavant, qu'elles ne connurent plus depuis.

Au XVI^e siècle, Mézières avait été défendue victorieusement par Bayard contre les troupes de Charles-Quint, mais les campagnes environnantes, dont Aiglemont, en subirent le contre-coup. Puis les guerres de religion, la région subissait l'adhésion à la réforme des ducs de Bouillon, seigneurs de Sedan, pendant la première moitié du XVII^e siècle, la guerre de Trente ans, la Fronde avec les nouvelles dissidences des Ducs de Bouillon, jouant de l'appui de l'Empereur contre le Roi de France, et inversement. Aiglemont fut alors incendié. Le pays avait été réuni à la Couronne sous Louis XIII. A partir du règne de Louis XIV, pendant plus de cent trente ans, jusqu'à la Révolution, et bien qu'Aiglemont fut alors village frontière - Neufmanil, Gernelle, La Grandville furent terres d'Empire jusqu'en 1769 - les guerres n'eurent lieu qu'au loin. Pas d'invasion, ni de conscription. La période révolutionnaire allait les ramener. Mais, la place de Mézières et ses environs restèrent, jusqu'en 1814, hors du champ des invasions. En 1792, le passage de la Meuse fut surpris à Sedan par les Impériaux, mais l'objectif de ceux-ci était Paris, via la Marne, en laissant Mézières de côté. Il serait vain de regretter un passé mal connu dans ses détails, et qui eut naturellement son cortège de prospérité et de misères. Mais si, vraiment, selon le dicton, les peuples heureux n'ont pas d'histoire, il faut admettre qu'au XVIII^e siècle, les familles habitant Aiglemont ont connu le calme paisible, qui est la félicité à laquelle peuvent atteindre les peuples. A en croire les Archives, les seuls événements qui sortirent alors de l'ordinaire de l'existence de la commune, furent les funérailles d'un inconnu, trouvé mort sur un chemin, et l'achèvement de la destruction du château de Gély vers 1770, plus d'un siècle après la disparition de la famille noble qui l'avait habité.

Ceux des trois premières générations, nous ne pouvons que présumer qu'ils reposent dans l'ancien cimetière, celui qui, au bas de la cite, près de la Meuse, entoure la vieille chapelle de Saint-Quentin. Celle-ci fut longtemps l'église du village. Jadis, elle revivait à l'occasion de la fête du Saint. Mais, dans l'état d'abandon où elle est laissée depuis la dernière guerre, il est à craindre qu'il n'en

reste bientôt que des ruines. Par contre les chefs des deux générations qui vont nous occuper reposent dans le cimetière actuel, près de la Chapelle où reposent les curés du village. Sur ceux-là, nous avons des renseignements plus étendus que ceux des actes de l'État civil encore qu'il existe bien des trous regrettables, en ce qui concerne les cadets notamment.

Le père et le fils se sont mariés dans la même famille Pellerin, une des plus anciennement connues, puisque comme les familles Thirion et Hénon, d'où étaient issues d'autres grand-mères antérieures, elle figure sur l'acte précité de 1585. Cette famille Pellerin s'est continuée jusqu'ici à Aiglemont où habite encore sa dernière descendante. Nous connaissons d'autre part la participation à la vie communale des aînés de ces deux générations. Tous deux furent maires d'Aiglemont.

Jean-Baptiste de 1807 à 1823, soit pendant la plus grande partie du premier Empire et pendant la première moitié de la Restauration.

André Sixte pendant la seconde République de 1848 à 1851.

Tous deux, enfin, ont continué et développé la profession de clouterie qu'exerçait déjà le premier Jean Baptiste.

Quatrième génération : Le second Jean-Baptiste

Dans certains actes, le second Jean-Baptiste est, d'autre part, mentionné comme exerçant la profession d'armurier. S'agissait-il là d'une adaptation de son activité professionnelle aux besoins des armées ? Si, jusqu'en 1814, Mézières ne joua comme forteresse qu'un rôle effacé, elle fut, par contre, un centre important de matériel d'artillerie et du génie. Dans d'autres actes, Jean-Baptiste est désigné comme "Receveur municipal", notamment dans la bénédiction de la première pierre de l'église en 1836. Il y a là un point d'interrogation. La commune d'Aiglemont n'était pas assez importante pour être dotée d'une organisation financière, que la réforme administrative avait basée sur le canton (Gespunsart ou Charleville ?). Il est vraisemblable qu'à ce moment, déjà âgé, la soixantaine; il avait passé la main à son fils en qui concerne la profession et occupait sa retraite comme correspondant d'un rouage administratif plus élevé que l'échelon communal.

De sa femme, la première Marguerite PELLERIN, (1775 - 1862), épousée en 1799, morte très âgée, il n'y a plus de souvenirs. Elle put cependant voir son petit-fils marié et connaître les aînés de ses arrière-petits-enfants. Du mariage, il y eut 4 enfants :

André Sixte	1801- 1885
Etienne	1806 -1884
Marguerite	1810 ?
Pierre	1812 ?

Les deux premiers seuls marquent dans notre mémoire : **André SIXTE**, l'aîné, dont il va être question.

Etienne qui fut le premier abbé LEJAY, curé de diverses paroisses ardennaises, avant d'être, quelques années, archiprêtre de Sedan, pendant la période de la guerre de 1870-1871. Il se retira ensuite comme Aumônier de l'hôpital de cette ville. Il fut le parrain de son petit-neveu, Etienne, mon père. Lorsqu'en 1907, celui-ci vint en garnison à Sedan, il fit, au cimetière, remettre en état sa tombe.

Toute trace est perdue des deux derniers enfants du second Jean-Baptiste. Je me souviens avoir entendu parler notre grand-mère de quelques parents, du côté Lejay, avec lesquelles il existait des relations assez ténues et irrégulières.

La fille Marguerite, s'était mariée hors d'Aiglemont. Le fils Pierre s'y maria dans une famille du pays, Titeux. Il dut s'expatrier ensuite. Peut-être est-il l'aïeul de personnes de notre nom, se disant, plus ou moins lointainement originaires d'Aiglemont et rencontrées, notamment, dans la région parisienne, par certains d'entre nous.

Le second Jean-Baptiste mourut en 1847 à Aiglemont où il est enterré, soit dix ans avant le mariage de notre grand-père, dont il était le parrain. C'est d'ailleurs à la Saint Jean-Baptiste, nom très répandu jadis dans la famille, qu'était célébrée la fête de notre grand-père Émile.

Bien que celui-ci l'ait connu jusque vers ses 17 ans, il ne nous en a pas laissé de souvenirs bien précis.

Cinquième génération : André Sixte LEJAY



Photo tirée d'une carte d'entrée à l'exposition universelle Paris 1867

La personnalité d'André Sixte, fils aîné de Jean-Baptiste a, par contre, marqué profondément son fils unique, Emile et frappé durablement aussi les aînés de ses petits-enfants. En raison de sa longévité, il vit arriver ceux-ci à l'âge d'homme. Né avec le XIXe siècle, il en parcourut plus des quatre-cinquièmes. Il vécut à Aiglemont presque toute son existence, jusqu'à la mort de sa femme. Tout jeune, en 1814, il participa aux angoisses de la population devant l'approche de l'invasion des Prussiens et des Cosaques. La peur des Russes n'est, en effet, pas l'apanage de nos seuls contemporains. A la fin du premier Empire, les Français de l'Est l'éprouvèrent pour de bon, avec beaucoup plus de raisons, puisqu'ils en subirent le contact.

En 1814, aux ordres de Bernadotte, par toutes les routes menant de Belgique vers Paris, par la vallée de la Meuse notamment, Russes, Prussiens, Suédois envahirent le Nord et le Nord Est. Aiglemont fut épargné, étant en dehors de la vallée, avec des chemins précaires. Mais André Sixte se rappelait avoir été se cacher dans les bois, comme le reste de la population. En 1815, après Waterloo, Mézières couvrant le repli du corps Grouchy, fut bombardée, un boulet resta même maçonné dans une voûte de l'église jusqu'en 1944, d'où un autre bombardement l'expulsa.

La paix revenue, André Sixte, en grandissant, rejoignit, puis remplaça peu à peu son père dans sa profession. Il paraît y avoir montré des capacités supérieures et ses descendants le considèrent traditionnellement comme le fondateur de la maison Lejay. Sans doute a-t-il bénéficié de l'essor industriel qui marqua la période de sa jeunesse et de sa maturité (Restauration, Monarchie de Juillet, Second Empire), pendant laquelle l'industrie ardennaise acquit développement et prospérité. André Sixte développa progressivement l'importance de sa maison, recueillant d'abord, à Aiglemont et aux environs, les productions des artisans locaux. Il transporta ensuite le siège à Charleville, tout en habitant Aiglemont. Ceux qui le continuent aujourd'hui pourraient, avec une compétence que je ne possède pas, insister davantage sur cette évolution industrielle. Bornons-nous ici aux aspects familiaux de son existence.

André Sixte a laissé à ceux qui l'ont connu, dans la génération qui nous précède, le souvenir d'un "paterfamilias" à la manière romaine. Son goût de l'autorité et de la direction s'exerçait dans sa famille comme ailleurs. Il se considérait comme ayant pris en charge les siens, de quelque génération qu'ils fussent, qu'il s'agisse de leur bien-être, de leur avenir et de leurs études, non sans une pointe d'autoritarisme pour ses petits enfants. En 1875, après la mort de sa femme, et tout en habitant Aiglemont, la majeure partie du temps, il demeura fréquemment à Charleville où son fils, établi depuis son mariage assurait la permanence de la maison.

La maison d'Aiglemont, qu'il tenait de ses parents, fut agrandie constamment, surchargée même de nombreuses annexes servant d'entrepôts et de magasins, que l'accroissement de la famille fit convertir ensuite en locaux d'habitation, sans qu'il ait été possible de remédier à un aspect disparate et peu esthétique. Il s'y joignait une ferme, maintenant disparue, dont les bâtisses s'étendaient de part et d'autre de la route. Et puis, nous lui devons aussi le jardin actuel. Il l'a constitué patiemment, en achetant à la naissance de chacun de ses petits enfants, une parcelle de terre contiguë aux précédentes, il la plantait d'arbres et nous lui devons les plus beaux de ceux qui subsistent. Au dehors, entre les routes allant d'Aiglemont et de La Grandville à Neufmanil, il possédait la majeure partie du vallon du Delival, que la famille garda jusque vers 1935. En quelque domaine qu'il exerçât son activité, il se montra donc un bâtisseur et son exemple devait être suivi plus tard par son filleul André, l'aîné de ses petits-fils André Sixte nous a également laissé le "Rébus", image traditionnelle qui trône dans la grande salle d'Aiglemont, témoignage de remerciement d'un peintre qu'il avait secouru. Le centenaire du Rébus a été fêté le 15 août 1954.

Maire d'Aiglemont de 1848 à 1851, il ne le fut qu'assez peu de temps, à une époque où les maires étaient nommés par le pouvoir central, qui ne les changeait pas souvent. Son tempérament autoritaire y fut sans doute pour quelque chose ! Bien qu'ayant vécu 85 ans, il ne connut pas d'arrière petits enfants. Le premier mariage, celui d'un de ses petits-fils n'eut lieu que l'année de sa mort, 1886.

Sa femme, la seconde Marguerite Pellerin, comme la première un peu plus âgée que son mari, mourut en 1875 à 77 ans. Elle semble avoir vécu assez effacée, dans l'ombre de son mari, gardienne et patronne attentive de la maison d'Aiglemont. Elle y accueillait ses petits enfants, non seulement pendant les vacances, mais presque chaque dimanche. Quelque fut le temps, ils faisaient fréquemment à pied, aller et retour, le trajet Charleville Aiglemont, ce qui fit, disaient-ils, leur bonne santé.

Quant à leur grand-mère, quand les aînés furent en âge de la connaître, elle avait déjà largement dépassé la soixantaine. Ils n'avaient d'elle que des souvenirs d'enfants.

Sixième génération : Émile LEJAY, fils d'André SIXTE, 1830 - 1917, épouse, le 6 janvier 1857, Juliette Demaison 1838 – 1915.





Juliette Gustave Edmond Marguerite André

*Emile Mme Etienne Edmond
Maurice Demaison
Léon*



Joseph Marie Louise Etienne Emilie
Mme Emile Mme André Henri
Madeleine



LA FAMILLE A CHARLEVILLE ET AIGLEMONT

DEUXIÈME PARTIE

LA SIXIÈME GÉNÉRATION : Émile LEJAY

Sixième génération : Émile LEJAY, fils d'André SIXTE, 1830 - 1917, épouse, le 6 janvier 1857, Juliette Demaison 1838 – 1915.

De ce mariage :

Marie	1857 - 1860
André	1858 - 1936
Etienne	1860 - 1926
Gustave	1862 - 1944
Henri	1863 - 1930
Marie	1865 - 1934
Edmond	1867 - 1944
Emilie	1868 - 1947
Marguerite	1869 - 1943
Louise	1870 - 1908
Juliette	1873 - 1899
Joseph	1875 - 1902
Léon	1878 - 1914

Ayant survécu aux saccages et aux dévastations, qui ont accompagné la dernière guerre, une photographie occupe maintenant une place d'honneur dans la grande salle d'Aiglemont. Elle représente, au complet, le groupe de la famille Emile Lejay, dans l'été 1888.

Les aînés des enfants y ont atteint l'âge d'hommes, les derniers étant encore de jeunes collégiens ; y figurent également les deux premières belles-filles et leurs deux premiers nés des petits-enfants. Pour nous, cette photographie a une valeur de témoignage, qui dépasse le cadre de la réunion où elle fut prise. La famille y est groupée dans la cour de cette maison de la rue du Petit-Bois, à Charleville qui fut, pendant près d'un demi-siècle, de 1857 à 1902, la maison de nos grands-parents. Reprise ensuite par leur fils aîné André, elle fut, après lui, en 1937 et est, à présent, louée aux Petites Sœurs de l'Assomption. Cette photographie nous donne une impression d'ambiance paisible, de plénitude familiale. Elle porte bien la marque de son époque, où, semble-t-il, l'on n'avait guère souci de masquer les insultes du temps. Notre grand-père en particulier, y paraît notablement plus vieux que son âge, 58 ans, alors que sa santé fut toujours excellente et se maintint telle pendant près des trente ans qu'il vécut encore.

De se consacrer à poursuivre une oeuvre commencée avant lui. Notre grand-père a connu ce destin. Son aménité et sa bonne humeur natives l'ont aidé, tout au long de sa vie, à dissimuler, à dominer le sacrifice qu'il avait dû consentir. Pour continuer son père, il entra dans une voie, se soumit à un travail, pour lequel il ne se sentait pas fait.

Ayant reçu une bonne formation classique, André Sixte avait tenu à ce que son fils fit, à son tour, d'excellentes études. Il y réussit presque trop bien. Particulièrement brillant dans les lettres, notre grand-père acquit les bases d'une culture étendue et variée, qu'il développa tout le long de son existence. Il aimait la nature et se plaisait au parcours de ses forêts natales. Il songea d'abord à devenir officier forestier. En 1847, après son baccalauréat, il entra, à Paris, à l'institution Sainte Barbe, pour préparer Polytechnique, qui permettait l'accès aux Eaux et Forêts. Il échoua au concours de 1848 ; cet échec de début, largement réparable, il avait 18 ans, dépita beaucoup son père ; celui-ci lui tint ce discours que, dans la suite, notre grand-père aimait à rappeler avec son humour naturel : "De deux choses l'une : ou tu vas revenir travailler avec moi..." en ajoutant qu'il n'avait jamais connu le second terme de l'alternative. Alors, il revint travailler avec son père, ou plutôt dans l'ombre de celui-ci, à Aiglemont d'abord, puis à Charleville, quand les affaires prirent de plus en plus d'extension.

Au début de 1857, il y épousa Juliette Demaison, fille d'un banquier local, d'une famille venue jadis de Savoie, aux ramifications nombreuses et dont une branche subsiste encore à Reims et à Paris. Ce furent alors près de quarante ans d'exercice d'une profession industrielle, à laquelle il se consacra avec tout le sérieux et la conscience qui étaient le fond de son caractère, sans toujours trouver, semble-t-il, dans les penchants naturels de son esprit, les facultés d'adaptation permettant les grandes réussites. Tout alla tant qu'il n'eut qu'à suivre le sillage de son père. Mais quand celui-ci disparut, il avait largement dépassé la cinquantaine. Réduit alors à ses propres forces, sans avoir eu auparavant la possibilité de diriger réellement, il eut, de plus, à faire face aux exigences d'une époque où l'aggravation de la concurrence rendait la situation difficile. Il lutta de son mieux pendant une dizaine d'années, certaines très pénibles, au bout desquelles il laissa avec soulagement à son fils aîné André, filleul d'André Sixte, la charge et la direction de la maison.

Pour un très grand nombre, la retraite est une brisure pénible, un dépaysement parfois douloureux, qui laisse l'âme longtemps désemparée. Il en alla tout autrement pour notre grand-père. Elle fut pour lui une libération, l'abandon d'une activité pour lui décevante, dans laquelle il se sentait, de plus, bien remplacé. Il put enfin s'adonner, sans arrière-pensée, à ses auteurs préférés et donner libre cours à sa charité qui était profonde.

Dans cette retraite, il passa ses vingt dernières années. C'est alors que j'ai vraiment connu celui qui fut mon parrain, que s'est formée l'impression profonde qu'il m'a laissée. Par un don particulier, il savait se mettre à la portée de tous les âges ; de ses conversations toujours meublées, toujours enrichissantes, il y avait toujours quelque chose à retenir. Lorsqu'en grandissant, j'avançai dans mes études, à chaque retour vers lui, je devais constater, avec une admiration, non toujours exempte d'un peu de confusion vexée, qu'il parvenait toujours à trouver le point faible où mon savoir serait mis en défaut. Les disciplines classiques, bien assimilées avaient formé et orné son esprit d'une culture d'une qualité particulière, c'était le bienfait, le privilège qu'il ne nous est plus guère possible de connaître, devant la multitude de données disparates, instables, fugaces et superficielles dont les esprits doivent désormais être bourrés. Bien avant que le mot ne fût venu désigner la chose, peut-être comme Monsieur Jourdain faisait de la prose, sans s'en douter, mon grand-père faisait de "L'Action Catholique" ; sans nul doute, il fut l'une des personnes, peut-être la personne, qui me parut vivre, à la fois, le plus ouvertement, le plus intimement, le plus naturellement aussi, sa religion. Sa piété était rayonnante et édifiante, à l'égal de sa bonté. Visiteur assidu des pauvres, il fut, de longues années, président de la Conférence de Saint Vincent de Paul de Charleville. En 1903, à la demande du Cardinal Langénieux, archevêque de Reims, il reçut de Rome la croix de Saint-Grégoire le Grand.

Les 87 ans de sa vie rencontrèrent quatre régimes politiques, trois révolutions, deux invasions. Mais, outre que les bouleversements auxquels il assista n'eurent pas de conséquences matérielles comparables à ceux qui suivirent, la bourgeoisie provinciale du XIXe siècle, s'attachant surtout à la gestion des intérêts locaux, était assez peu sensible aux fluctuations politiques, ne dispersant pas les efforts de son imagination au hasard de spéculations d'ordre mondial ou planétaire, dans les domaines où l'homme moyen est impuissant.

Âgé de quelques semaines lorsque survinrent les journées de juillet 1830, il était en 1848, étudiant à Paris. Malgré cela et bien qu'il habitât la montagne Sainte-Geneviève, les journées de février n'avaient guère marqué pour lui que par des manifestations à peine plus fortes que celles qui étaient coutumières au quartier latin. C'est ensuite, par les journaux, qu'il avait appris l'étendue et l'importance politique des événements.

En 1870 - 1871, dans la garde nationale sédentaire de Charleville, il avait pour sergent son contremaître, et celui-ci veillait personnellement à l'entretien du fusil et de l'équipement de son patron. En septembre 1870, après le désastre de Sedan, Mézières fut assiégée, ou plutôt investie, et bombardée finalement. Les relations officielles allemandes, n'accusent, chez les assiégeants, pour une centaine de jours de siège, qu'une centaine d'hommes hors de combat

dont une vingtaine de tués. La garnison normale de Mézières accrue de rescapés de Sedan ne pouvait, à cause de ses approvisionnements limités, absorber les gardes nationales du voisinage. Celles-ci furent dissoutes et désarmées.

Et, comme souvenirs de l'Année Terrible, deux faits restèrent dans la mémoire des enfants de la famille Lejay-Demaison, dont l'aîné avait tout juste 12 ans.

D'abord, la séparation totale d'avec Aiglemont, où les grands-parents André Sixte étaient demeurés. Dans le village cantonnait de l'artillerie ennemie dont les pièces, en batterie dans les environs du cimetière, bombardaient Mézières dont elles apercevaient le clocher. Charleville, surveillée par quelques patrouilles françaises intermittentes, était "terra nullius". Parfois, quelques obus prussiens, trop courts, tombaient dans Charleville. Les habitants se réfugiaient dans les caves. Dans celle de la rue de Clèves, mon père se rappelait avoir passé la dernière nuit de 1870. Le lendemain matin, 1er janvier 1871, une accalmie étant venue, on fit sortir les enfants dans la cour pour leur distribuer leurs étrennes. Ce fut d'ailleurs, sauf erreur, le dernier bombardement de cette place isolée, loin dans les arrières de l'armée allemande, qui assiégeait Paris et se battait sur la Loire. La reddition de Mézières précéda de quelques semaines celle de la capitale.

De 1871 à 1873, pendant le paiement des cinq milliards, Mézières et Charleville furent occupées. Le colonel d'un régiment allemand logea quelques temps rue du Petit-Bois chez nos grands-parents. Souvenirs assez restreints d'une guerre où les dommages matériels furent sans commune mesure avec la secousse morale qui la suivit. Après cinquante-cinq ans d'une paix ininterrompue sur le territoire national, l'âme française fut profondément marquée par le rapt de l'Alsace et de la Lorraine. En l'absence du service obligatoire, aucune génération connue de la famille n'avait jusqu'alors donné de soldat. Cinq sur sept des fils de la génération qui croissait en 1871 choisirent le métier des armes.

“Mon père est d'une humeur à consentir à tout.

“Il a reçu du ciel certaine bonté d'âme,

“qui le fait se ranger à ce que veut sa femme.

L'une de nos tantes a-t-elle jamais songé à appliquer à ses parents ce que disait des siens l'Henriette de Molière ? Rien n'eût mieux pu caractériser leur ménage dans leurs vieilles années. Il n'en faudrait pas conclure que notre grand-mère Lejay eut le moins du monde la morgue et la pédanterie prétentieuse de la Philaminte, des "Femmes savantes". Elle était le bon sens même, s'exprimant avec un impavide franc-parler. Elle avait tout bonnement

une personnalité accusée, qui se manifestait fréquemment dans ses actes. Elle est restée dans notre mémoire comme celle dont la sollicitude attentive et inlassable s'étendait également sur la vingtaine de petits enfants, qu'elle accueillait ensemble, chaque mois d'août à Aiglemont. Sollicitude d'une maternelle tendresse, mais tout à fait dénuée de faiblesse, et son intervention était rapidement efficace, lorsque le concours de nombreuses vivacités juvéniles dépassait les limites permises de la turbulence.

Elle fut cela, mais auparavant, elle avait été davantage. Après treize maternités, sa santé demeura excellente jusqu'au-delà de la vieillesse, lui permettant une activité maternelle qui, dans l'ordre moral et matériel, s'étendait à tout.

Avec sa vaste culture notre grand-père pouvait et savait intervenir dans les études de ses fils. Mais trop de difficultés professionnelles absorbaient son temps et ses efforts pour qu'il pût suivre, continuellement le détail de l'éducation de douze enfants survivants.

Notre grand-mère sut en assumer à peu près toute la charge. Longtemps après, ses enfants lui rapportaient l'initiative de tout ce qui est inséparable de la conduite des éducations d'enfants. Cette éducation fut une belle réussite, autant par les résultats que par la gratitude affectueuse que tous les siens continuèrent de lui témoigner. Epistolière inlassable, notre grand-mère entretenait une correspondance suivie avec tous ceux des siens qui, peu à peu, s'éloignaient du foyer familial. Elle tenait à rester le lien entre frères et sœurs, mettant les uns au courant des nouvelles des autres. Par la suite, elle étendit cette sollicitude aux aînés de ses petits enfants qui avaient, à leur tour, quitté leurs parents. Dans la conduite du petit domaine, que représentait alors Aiglemont, elle montra toutes les qualités que l'on peut désirer chez une châtelaine. Si elle ne le fut pas, faute de château, son passage y marqua d'une manière forte et durable. Actuellement encore, quarante ans après sa mort, ceux des habitants, qui l'ont connue, continuent à l'appeler "Madame", tout court, sans y joindre le prénom du mari, comme pour toutes celles qui lui ont succédé.

A la mort de sa belle-mère, peu après 1870, son beau-père André Sixte étant déjà largement septuagénaire, elle avait pris la direction d'Aiglemont, y passant pendant plus de quarante ans, tous les étés et une bonne partie des automnes. Dès qu'ils n'eurent plus à se régler étroitement sur la date des vacances scolaires, nos grands-parents s'installèrent chaque année à Aiglemont, dès le début de juin, y demeurant généralement jusqu'après la Toussaint. En juillet, ils y étaient rejoints par quelques isolés, ou par les familles dont les enfants étaient en bas-âge. Avant 1914, les vacances scolaires ne commençaient qu'en fin juillet. Alors débutait la grande affluence qui se poursuivait tout le long du mois d'août et souvent, débordait largement sur septembre.

Depuis un demi-siècle, le développement de toutes les formes du confort matériel, le progrès continu des moyens de déplacement et de l'organisation du tourisme ont rendu les estivants plus difficiles, ont orienté les vacances vers plus de diversité, vers la recherche de plus d'attraits extérieurs. Cela pourrait tenter ceux qui ne les ont pas vécues de taxer de monotonie ces grandes et longues réunions familiales de l'été. Pour les juger, il faut savoir faire abstraction de toutes les possibilités nouvelles, apparues depuis. Et il faut, sans doute, y avoir participé pour savoir en retrouver, en ressentir le charme interne qui s'est maintenu dans la mémoire de la plupart de ceux qui en associent les souvenirs à ceux de leur enfance et de leur jeunesse. Faute de certains éléments essentiels inclus aujourd'hui dans la banalité du moindre confort matériel, éclairage électrique, eau courante, alors peu connus, encore moins répandus, d'autres problèmes se posaient, que nous ne connaissons plus guère. Ils surchargeaient évidemment le service intérieur, accroissaient les besoins de main d'œuvre. Faute de moyens de déplacements, souples, rapides et à pied d'œuvre, un "surplace" relatif s'imposait aux estivants, mais cet aspect plus sédentaire des vacances ne signifiait ni immobilité ni stagnation. L'utilisation plus fréquente, plus intensive des "deux pieds de derrière", faisait remuer la colonie, à moindre distance sans doute, mais avec autant de profit, pour l'hygiène physique, que la circulation d'aujourd'hui. Faute d'aperçus sur les améliorations qui permettraient les progrès futurs, tous ceux qui, dans les années avoisinant 1900, passaient des semaines d'été à Aiglemont avaient l'impression d'une vie large et suffisamment confortable qui les attachait au cadre familial, dont le maintien était le but recherché par nos grands-parents.

La famille s'accroissait peu à peu, et cet accroissement posait constamment de nouveaux problèmes : le logement, pour recevoir la famille de douze enfants de son fils, l'arrière-grand-père André Sixte avait dû envisager une première extension. Avant lui, et de son temps, la vieille maison s'était formée par la juxtaposition de plusieurs maisons élémentaires et les transformations successives n'en ont pas fait disparaître la structure. A ce premier ensemble, qui ne correspondait qu'au but d'assurer, avec une habitation restreinte, la satisfaction des besoins d'exploitation industrielle et agricole du moment, il ajouta, faisant saillie sur le jardin, un pavillon à un étage, dont le rez-de-chaussée fut la cuisine, et ensuite, donnant toujours sur le jardin, mais à hauteur de la bibliothèque, une salle à manger surmontée, comme premier étage, d'une grande pièce servant à la fois de billard et de chambre à coucher. En face de cette grande pièce et à sa hauteur, tout ce qui surmontait la bibliothèque et la chambre voisine, celle de nos grands-parents, n'était formé que de greniers. De part et d'autre de la salle à manger, un vestibule avec escalier, reliait celle-ci au reste de la maison, de l'autre côté, une ancienne grange, devenue hangar, depuis le hall, servait de salle de jeux.

Cela fut suffisant jusqu'à la fin du XIXe siècle. Mais, à partir de 1886, la famille-souche de 12 enfants s'était accrue de nouveaux foyers et de petits-enfants. Peu à peu, le mois d'août arriva à rassembler, au moins pendant une ou deux semaines, une quarantaine de personnes de tout âge, non compris un personnel domestique relativement nombreux, suivant les coutumes de l'époque. Alors, vers 1900, deux nouvelles chambres à coucher furent installées dans les greniers en face et à hauteur du billard. A peu près en même temps, une grande chambre apparut dans les greniers du premier étage sur la rue, au-dessus des couloirs d'entrée. Elle devait servir de dortoir aux jeunes filles. Parallèlement, l'extension fut poursuivie indirectement, en louant des chambres dans la maison Choderlos, en face de l'autre côté de la rue. A partir de 1910, une transformation importante augmenta les dimensions de la salle à manger et du hall. Au-dessus de cette nouvelle salle à manger, le premier étage comprit trois chambres à coucher, à la place de l'ancien billard. Ce fut la dernière transformation du temps de nos grands-parents. Après 1919, la maison acquit son assiette actuelle, par la transformation du reste des greniers sur rue du premier étage, en logements, en partie affectés au jardinier.

Jusqu'en 1914, l'agglomération Mézières, Charleville et environs, déjà fortement industrialisée, ne put bénéficier de l'éclairage électrique en raison d'un conflit baroque qui opposait la municipalité à la Compagnie du gaz. Il fallut l'invasion allemande et la pression de l'occupant, peu sensible à ces arguties, pour faire aboutir cette amélioration. Au cours des vacances à Aiglemont, ce retard dans les progrès de l'éclairage se traduisait, dans nos souvenirs, par cette table de l'office, où étaient groupée une bonne douzaine de lampes à pétrole, qui devaient assurer les besoins de la soirée, avec leur cortège de bougeoirs, de lampes légères diverses, que chacun venait ensuite allumer, avant de se retirer dans sa chambre.

Dans le sous-sol d'Aiglemont, l'eau surabonde, sans jamais tarir, si la défaillance des canalisations amène parfois des pannes. Avant 1914, la commune n'avait encore assuré qu'une alimentation rudimentaire, sans faire parvenir l'eau dans les maisons. Alors, pour tous les besoins domestiques, c'était le moyen de transport humain qui, depuis la fontaine du village, suppléait à une circulation plus perfectionnée. Nouveaux besoins en main d'œuvre ! Derniers vestiges de ce temps, quelques vieux tubs, plus ou moins délabrés, qui, ces derniers temps, servirent encore utilement pour remédier aux infiltrations d'eau, par les fissures de la toiture.

L'approvisionnement et l'entretien d'une telle maisonnée nécessitaient des prévisions assez larges. A la suite d'une grosse commande, faite à Félix Potin, en vue des vacances, notre grand-mère reçut le colis, avec la suscription "M. Lejay, épicier à Aiglemont". Pour diriger tout cet ensemble, la chance voulut, une chance qu'elle sut sans doute aider, que notre grand-mère fût

toujours très bien secondée par des personnes dévouées, ne craignant pas leur peine, qu'elle savait s'attacher. La vieille Victoire Cousin, pendant près de 40 ans, sa femme de chambre, avait vu naître, avait élevé nos deux plus jeunes oncles et continua de montrer, pour eux, des soins jaloux. Après 1918, après nos grands-parents, elle revint coopérer à plusieurs séjours d'été. Marie Guyard, une de ses cuisinières, se fixa ensuite finalement à Aiglemont, assura, presque jusqu'à la seconde guerre, la surveillance et l'entretien de la propriété. Sa descendance vit encore partiellement au village. Parmi nos contemporains et voisins actuels, certains descendent encore d'autres qui aidèrent nos grands-parents pour leur propriété, Magot, Michel, Hussenet.

Toutes ces extensions, qui ont modifié sensiblement la silhouette de la maison primitive, sans en améliorer, au contraire, l'esthétique, n'assuraient encore que des surfaces restreintes pour une réunion nombreuse. Dès que leur âge le leur permettait, ceux ou celles de la jeune génération étaient groupés en dortoirs sans tenir compte de leur branche d'origine. En cas de pluie, la maison devenait bruyante, même avec le secours du hall. Alors, hors les repas, la plus grande partie du temps, chaque fois que c'était possible, se passait dehors, dans le jardin, oeuvre d'André Sixte, sans lequel pareille réunion eut été tout simplement impensable.

Tout ce qui vit se modifie, les jardins comme les personnes. Des arbres disparaissent, d'autres grandissent. Certains « hauts-lieux » du passé peuvent s'éclipser, témoin ce vieux kiosque, proche l'allée des mélèzes, adossé au mur de clôture du verger, que les plus âgés d'entre nous ont à peine entrevu dans leur enfance et qui, menaçant ruine, fut abattu. Ce témoin des jeux de nos parents céda la place à celui qui, aujourd'hui plus que sexagénaire, impavide et inébranlable bien que peu entretenu, face à la maison, a traversé les invasions, comme il affronte les intempéries.

Disparu aussi, suites d'incendie, le grand frêne, aux branches largement étalées, qui recouvrait presque tout l'espace entre les grands marronniers voisins du kiosque et la charmille au bas du tennis. Son ombrage propice en faisait un lieu de réunion, aux jours de grosse chaleur. Mais ce qui subsiste dépasse de beaucoup ce qui est parti : allées, pelouses, parties boisées, verger, potager. La structure n'en pourrait guère changer, et, ainsi, s'est maintenu le cadre commun dans lequel les générations successives peuvent se rejoindre et confronter leurs souvenirs.

Sur tout cela, deux guerres ont passé, avec leur accompagnement de dommages. La nécessité de réparations plus pressantes a fait quelque peu négliger le jardin. L'on n'a pas retrouvé ni rétabli, dans le bois et à divers carrefours des allées, les tables rondes en ardoise, autour desquelles allaient se grouper, par affinités ou par âge, les éléments en lesquels se fractionnait la

réunion familiale, autour desquelles aussi, certains, en mal de devoirs de vacances, trouvaient chaque matin une manière de salles d'études en plein air, pas trop austère parce qu'au travail pouvait se mêler la contemplation d'un beau paysage.

Suite de guerre aussi, le Petit Rond, où l'on s'assemblait normalement après déjeuner et parfois après dîner, accuse un délabrement qui correspond évidemment à son grand âge. C'était là, qu'en général, on recevait les visiteurs. Combien de personnes ont-elles pu passer sous les ombrages des grands arbres de ses alentours, notamment de ce charme poussé biscornu qui fut, pour beaucoup, le lieu de leurs premières expériences d'escalade, tandis que ses hautes branches mériteraient sans doute, quelque mention dans l'étude de l'évolution de la recherche scientifique française : elles servirent au R.P. Pierre Lejay, alors élève de seconde ou de première au collège Saint-Louis de Gonzague, à tenter, un premier essai, d'ailleurs infructueux, d'installation d'une antenne de radio, peu avant 1914.

Le malheur des temps n'a pas permis non plus, jusqu'ici de redonner au jardin les moyens de distraction qui étaient un de ses attraits. A l'orée du bois, au haut de la côte des Sapins, un croquet, dont les dimensions un peu exigües augmentaient l'intérêt du jeu, car les boules fréquemment chassées dans la pente, dévalaient parfois jusqu'à la maison, ce qui nécessitait des modifications ingénieuses à la règle classique du jeu. Dans le bois, le portique a subsisté avec quelques-uns de ses agrès, mais, dans son voisinage, une bascule, dont il ne reste que les supports, achève de périr par vétusté. Le tennis, installé un peu avant 1900, fut activement utilisé jusqu'en 1914, par les derniers de nos oncles et les plus âgés de leurs neveux ou nièces. Sa vogue fut beaucoup moindre entre les deux guerres. Est-ce parce que les plus jeunes de notre génération lui avaient gardé rancune de n'y avoir trouvé place, dans leur enfance, que pour y ramasser les balles, pour le compte des plus grands ?

Les dernières années, avant 1914, l'usage de l'automobile n'était pas encore très répandu mais il éveillait déjà l'intérêt surtout chez les jeunes, ceux dont la date de naissance avoisinait 1900. La plupart sont devenus, dans la suite, d'éminents automobilistes. Pour la plupart, c'est à Aiglemont qu'ils ont commencé à se familiariser, non avec la mécanique, mais avec la vitesse et la direction, en poussant et en conduisant les voiturettes Peugeot, dont ils disposaient, dans les pentes descendantes du jardin.

“Et le moteur, c'est la pente
“qu'il descend, impressionnante
“de la côte des sapins”.

Ce n'était pas sans risques pour les promeneurs piétons, pour lesquels les conducteurs professaient déjà un certain mépris. Mais c'était un exercice physique, excellent et complet, car la pente, une fois rapidement descendue devait être remontée avec la poussée des bras du moteur humain.

Deux coups de cloche, distants d'environ un quart d'heure, marquaient les heures de repas, où tout le monde s'assemblait. C'était rarement dans la salle à manger trop bruyante, généralement sous le hall où des stores mobiles défendaient mal du plein air et des variations de température. Le hall avait beau être alors muré du côté de la rue, parfois un souffle d'air un peu insistant venait éteindre une lampe à pétrole. Beaucoup de convives revêtaient des manteaux. Les veillées avaient lieu dehors par très beau temps. Elles se poursuivaient parfois fort tard pour quelques-uns. Pour ma part, j'ai toujours considéré que ma jeunesse avait tiré un très grand profit de ces conversations multipliées et prolongées avec des oncles, dont les âges échelonnés étaient parfois assez différents, et dont ni les professions ni les tempéraments n'étaient semblables.

Au souvenir de ceux des nôtres, ainsi peu à peu passé en revue, doit être jointe la mémoire de ceux ou de celles qui cessèrent, de bonne heure, de participer à ces réunions.

Tout d'abord, le grand-oncle Edmond Demaison, le seul survivant des frères de notre grand-mère. Les plus âgés le virent dans leur enfance. Il mourut en 1896, à 53 ans, président de chambre à la Cour d'Appel de Rouen. Resté célibataire, mais intimement uni, à sa sœur, longtemps en poste dans l'Est, il avait toujours témoigné beaucoup d'intérêt et d'affection à ses neveux et nièces. Ceux-ci gardaient le souvenir d'une personnalité accusée, d'une sollicitude souvent enjouée et humoristique, toujours bienveillante, sous des aspects parfois rigides et exigeants.

Puis ceux qui avaient disparu prématurément au cours de notre enfance ; Juliette, Madame Louis Rouy en 1899, Joseph en 1902.

Enfin, les trois religieuses dont la règle ne comportait pas de vacances. Cependant, au début de l'automne 1955, en revenant Aiglemont, la Mère Françoise Elizabeth à l'occasion du retour en congé de son frère, le R.P. François Rouy, depuis le Pérou, nous a fait constater que jadis, les trois tantes religieuses avaient pu, après avoir pris l'habit, revoir une fois la maison familiale. Des vestiges de photographies, échappées à la tourmente, en témoignaient. Louise, religieuse de Saint-Vincent-de Paul, revenue, l'on ne sait plus dans quelle circonstance figurait au milieu d'un groupe de jeunes neveux et nièces. Les deux religieuses du Sacré-Cœur appartinrent successivement au couvent de leur ordre, aujourd'hui disparu de Charleville. A leur départ, par mutation, dudit couvent, leur frère aîné s'arrangeait pour les conduire à la gare, en détournant

par Aiglemont la voiture qui remplaçait temporairement, pour elles, la clôture et, sans quitter celle-ci, elles reprirent ainsi contact avec le milieu familial.

Il faut aussi rappeler la mémoire de deux prêtres qui furent pendant si longtemps, si fréquemment des habitués des réunions qu'ils tenaient leur place dans la famille.

L'abbé Bertrand qui, à sa mort, en 1917, était depuis près de quarante ans, le Curé d'Aiglemont. Originaire de la vallée de la Meuse, près Givet, il devait à cette origine une compréhension parfaite des habitudes et de la mentalité de ses paroissiens que, peu à peu, des parents aux enfants il avait tour à tour, baptisés, enseignés, parfois redressés. Son influence morale était grande, indiscutée, acceptée, car ses dehors assez brusques ne masquaient qu'une charité profonde et très paternelle. Ses successeurs n'ont pu faire qu'avec le temps le milieu paroissial n'évolue. Au lieu d'un groupement en nombre à peu près équivalent, de petits cultivateurs et d'artisans travaillant sur place, dont l'assemblage était quelque chose d'assez homogène, Aiglemont comprend maintenant un petit nombre de familles de gros cultivateurs, tandis que les artisans sont allés travailler en ville. Sans doute, avec les constructions nouvelles qui s'étendent, s'accroîtra, sans doute pour le pays, ce caractère qui le fait devenir l'un des dortoirs de Charleville. Quoiqu'il en soit, par le rayonnement de sa personnalité, par sa piété un peu abrupte, mais profonde, et aussi par certaines de ses réactions pittoresques, l'abbé Bertrand fut, en son temps, un "mainteneur". Le matin de 1917 où, sous l'occupation allemande, une crise cardiaque le terrassa, dans son église, avant de monter à l'autel, fut un jour de grand deuil, non seulement pour les siens et pour ses amis, mais aussi pour l'avenir de la cohésion paroissiale. N'ayant la charge que d'une seule paroisse, il occupait ses loisirs, dans sa cure, tantôt à des peintures sans prétention, telle que celle du martyr de Saint- Quentin, patron de sa paroisse, qui figure encore dans l'Eglise, tantôt à refaire des mathématiques. Il rendit ainsi service à certains dont je fus. Grâce à lui, et à ses leçons, je pus triompher des difficultés initiales de la géométrie.

La messe du dimanche réunissait un plus grand nombre de paroissiens qu'aujourd'hui. Son aspect a peu changé jusqu'à nous. L'assistance a, hélas, diminué, si les chanteurs se sont améliorés. Beaucoup s'y impatientent maintenant de la longueur des "recommandises" de défunts. Dans une population, où la majorité, victime d'une ambiance, qui se généralise, s'écarte peu à peu des pratiques religieuses, je crois qu'il faut les considérer comme un témoignage louable de fidélité envers ceux qui ne sont plus, au même titre que la commémoration faite sur les vitraux de certains, dont des nôtres, qui tombèrent pour leur pays. S'est maintenu aussi le 15 août, comme un jour de grande manifestation religieuse, où l'assistance à la messe est plus fournie, où la procession de l'après midi se perpétue dans les rues du village. Le 15 août

est devenu, pour nous, une fête de famille. Deux de nos tantes s'appelaient Marie. La réunion atteignait alors généralement son effectif maximum. A la nuit, après une retraite aux flambeaux, un feu d'artifice, dont on a cherché à maintenir tout au moins une figuration restreinte, tous allaient prier à la grotte, au pied de la butte où veillait, où veille toujours, cette statue de la Vierge, qui a affronté et traversé, impavide et sereine, autant que les intempéries, les épreuves subies par la vieille maison.

Grand ami de l'abbé Henri LEJAY, quoique de plusieurs années son aîné, l'abbé Maurice Landrieux était, pour les enfants, le dernier oncle venu dans la famille. Comme lui, prêtre du diocèse de Reims, les péripéties de sa vie ecclésiastique le firent plusieurs fois sortir du courant ordinaire. Il devint, jeune, le secrétaire de Mgr Langénieux, cardinal archevêque de Reims. En 1893, il l'accompagna dans sa mission de Légat Pontifical, aux Lieux Saints. Il y retourna en 1908. Il en rapporta un livre, qui fut couronné par l'Académie, "Aux pays du Christ", attrayant par les relations pittoresques de son voyage, autant qu'émouvant par l'étendue et la profondeur des méditations que lui ont inspirées tous les hauts lieux de la Terre Sainte. En 1903, il accompagna le Cardinal au Conclave, qui, après la mort de Léon XIII, élit le Pape Pie X. Après la mort du cardinal Langénieux, 1907, il devint archiprêtre de la cathédrale de Reims. Il l'était, en 1914, lors des incendies causés par les bombardements allemands, il paya, largement de sa personne, risquant publiquement sa vie, pour essayer de limiter les dommages. Le récit en est fait dans son livre "un crime allemand".

De 1917 jusqu'à sa mort, en 1926, il fut évêque de Dijon. Orateur renommé, sa modestie native le maintenait dans un genre plus persuasif que grandiose et entraînant. Sa haute et vaste culture s'intéressait à tous les ordres d'activité de l'esprit. Il a laissé une oeuvre religieuse écrite importante, Jésus dans l'Evangile, le Divin méconnu (le Saint-Esprit) etc. mais cette oeuvre se distingue surtout par sa qualité, plutôt que par son aptitude à remuer le grand nombre. Dans le cercle familial, il figurait un élément calme, d'une gaieté tranquille, avec des pointes d'humour parfois critique. Il passionna fréquemment l'assistance par des lectures à haute voix, par exemple, celle de son journal du Conclave de 1903. En lui servant la messe, il n'était pas possible de ne pas ressentir le recueillement, la ferveur, la tension vers Dieu, que rayonnait toute sa personnalité. Et Dieu, étant une fois pour toutes, premier servi, comme notre oncle, son ami, il fut toute sa vie un ardent Français qui trouvait, pour parler de la mission chrétienne de son pays des accents que l'on n'est plus guère accoutumé d'entendre. Après la mort de nos grands-parents, Mgr Landrieux continua de se considérer comme étant de la famille, de venir, chaque année, passer quelques jours à Aiglemont. La place qu'il a tenue, de son vivant, dans la famille, par sa présence, par ses conseils, par son influence, par

les services qu'il cherchait à rendre et qu'il a rendus, commandait qu'une place fut donnée à sa mémoire, parmi ceux qu'il a connus.

Même en l'absence de moyens de déplacements variés et rapides, d'une organisation touristique même rudimentaire, les vacances ne s'écoulaient pas dans les limites du jardin. Le cadre de celui-ci était fréquemment dépassé : dans le rayon d'action des piétons, vers des alentours immédiats, dont nul recoin ne restait ignoré. Les objectifs variaient suivant les âges et l'état de l'atmosphère, la Meuse vers laquelle on descendait, soit directement par la chapelle de Saint-Quentin, soit en allongeant pour dévaler le Pré des Courtils, où, à travers les bois, de Géllys, elle était relativement peu abordable, à cause du franchissement de la voie ferrée, et des prairies voisines, déjà découpées par des clôtures. Vers Nouzon et vers Neufmanil, la marche pouvait être prolongée par des sentiers ombragés, au tracé parfois un peu confus, propices aux erreurs de direction, qui allongeaient d'autant les promenades.

Du fond de Géllys, descendait vers Neufmanil un vallon accessible aux ébats des enfants, jusqu'au jour où ce même vallon fut colonisé par une tribu de "libertaires". Ceux-ci y édifièrent un chalet portant à son fronton : "Ni Dieu, ni maître". Défrichant les prés, cultivant des potagers, les occupants s'y succédaient à une cadence déterminée par le degré de bonne entente, pour disparaître complètement après quelques années.

Maintenant, la forêt a repris ses droits et sa croissance, recouvrant le vallon et ses abords, faisant disparaître toute trace du labeur des hommes, comme elle avait fait peu à peu disparaître les vestiges du château de Géllys, abandonné à la suite d'un drame de famille à la fin du XVI^e siècle et dont les derniers murs disparurent au cours du XVIII^e. Les traces les plus certaines, qui en restent actuellement, consistent en divers arbres fruitiers, devenus sauvages, aujourd'hui confondus dans le plein bois, mais qui occupent à peu près la place, marquée par les historiens locaux, pour l'ancien château.

Sur la route d'Aiglemont à Neufmanil, après avoir laissé le calvaire de Ligneul, la tête du vallon du Délival, le Petit Sabot, alors modeste auberge, marquait généralement le terme que s'assignaient les promeneurs médiocres. En obliquant, pour descendre le Délival, on arrivait finalement au ruisseau de la Grandville, alors non pollué par des déchets d'usine, qui servit de "pataugeoire" à toute notre génération.

En allant vers Saint-Laurent, par l'antique calvaire, abrité par un arbre encore plus ancien, la zone boisée du chemin vert aiguillait vers Mézières, ou faisait redescendre vers la Cressonnière où, d'une pâture continuée sur le versant de la vallée, par un bois, abritant une source, d'année en année, avec une ténacité ardennaise, l'oncle André, l'aîné, avait fait, faisait progressivement la belle propriété actuelle, plantant les arbres dont les ombrages accompagnent

maintenant la route de Charleville à Aiglemont, alors si ardue, sous le soleil d'été, pour nos efforts de novices dans le cyclisme, pour les voitures à chevaux aussi, qui ne gravissaient la côte que lentement : en une demi-heure environ depuis la gare de Charleville jusqu'à la colonie d'Aiglemont.

Ce fut un peu avant 1900 que la bicyclette commença, non à se vulgariser, mais à apparaître en un nombre suffisant d'exemplaires pour permettre des sorties en groupes et y étendre, quelque peu, dans les promenades, le rayon d'action. Il fallut d'ailleurs plusieurs années pour parvenir à mettre au point de véritables sorties en groupe... cycliste. La promenade à pied collective exige déjà un minimum d'entente et d'action communes. Les infractions aux règles concernant la vitesse, la discipline de marche, peuvent occasionner des retards, un surcroît de fatigues, mais tout ceci reste assez atténué, lorsqu'il s'agit de simples excursions, par petits groupes, sur des parcours en somme modestes. Des piétons mis sur roues mirent plus longtemps à comprendre qu'avec l'accroissement de vitesse, il n'était plus question de s'en aller simplement à peu près droit devant soi, sans songer à grand chose, et surtout qu'il ne suffisait pas de rouler en équilibre, que la mécanique exigeait des soins. Avant de s'éloigner d'une manière appréciable, il fallut former des dépanneurs qui eurent parfois fort à faire.

Des promenades assez lointaines avaient déjà, d'ailleurs, précédé l'apparition de la bicyclette, en combinant ce qui existait : les jambes, la voiture, la voie ferrée. En reconnaissance de succès aux examens, se faisait le pèlerinage traditionnel à Saint-Antoine des Hauts Buttés, sur le plateau qui porte le point culminant des Ardennes, dans la clairière devenue historique depuis 1914-18. Une caravane à pied suivait des chemins de bois. Quelques-uns empruntaient parfois la voie ferrée jusqu'à Monthermé ou Hautes Rivières, tandis que la fraction la plus respectable partait en voiture. A l'arrivée, la messe réunissait tous les arrivants, après déjeuner, au couvent voisin de l'église, le retour se faisait dans des conditions semblables à celles de l'aller. Certains prétendaient que le bon Saint-Antoine ne devait être invoqué qu'avec discernement parce qu'il lui arrivait d'aller au delà des désirs. Témoin celui ou celle qui, craignant la chaleur, avait souhaité, faire le pèlerinage par temps frais et qui fut plus qu'exaucé par la venue d'un gros orage, une douzaine de kilomètres sous grosse pluie ; à l'arrivée, plusieurs salles du couvent furent transformées ainsi en vestiaires et en séchoirs.

La proximité de la Belgique ajoutait un attrait avec le passage d'une frontière à une dizaine de kilomètres d'Aiglemont. Par la Grandville, les promeneurs à pied gagnaient la haute vallée de la Vrine, en remontaient les fonds puis le versant belge vers les "Baraques" où l'on s'approvisionnait de caramels ou d'autres choses. Mi à pied, mi en train, jusqu'à Sedan, ou par Pussemange, en remontant la Semois, on gagnait Bouillon, et son château des

ducs de Basse-Lorraine ; plus loin encore, en s'absentant plusieurs jours, les plus confirmés des cyclistes gagnaient Saint-Hubert, Florenville, ou même Luxembourg.

Ces divers objectifs peuvent maintenant être atteints en quelques heures d'auto, mais, à les parcourir lentement, avec la chaleur, ou la pluie, avec l'entrain de la jeunesse, qui rendait mémorables les moindres incidents de la route, faute de pouvoir sillonner rapidement une vaste superficie, on approfondissait, dans le détail, une connaissance des pays voisins, avec des souvenirs qui survivent, même après de longues années. Tous ces souvenirs qui continuent de subsister, nous les devons au souci qu'eurent nos grands-parents de maintenir et de développer l'esprit de famille. Leurs, enfants répondirent, autant qu'ils purent, à ce désir.

Il n'est pas de vie sans épreuves, nos grands-parents en connurent de lourdes : après l'ainée morte enfant, ils virent partir avant eux quatre des leurs de 1899 à 1914. Mais, jusqu'à cette guerre, qui les a balayés, il subsista, comme en témoignent ceux qui s'en souviennent, quelques aspects, quelques fragments de cette douceur de vivre, que le prince de Talleyrand disait cependant avoir disparu avec la Révolution. Ils avaient vu toute leur nombreuse famille aborder franchement les batailles de la vie, s'y établir peu à peu avec des fortunes fatalement diverses, mais sans fausse note sur le plan moral et religieux. En 1902, ils avaient laissé leur maison de la rue du Petit-Bois à leur fils aîné et étaient venus habiter rue du Palais de Justice. Ils y fêtèrent leurs noces d'or le 6 janvier 1906, entourés de tous leurs enfants vivants, sauf les religieuses et le marin, et d'un certain nombre de petits enfants. "Dieu nous a comblés, dit tranquillement grand-père, avec le "Magnificat", nous pouvons dire "nunc dimittis". Et, comme si les deuils incitaient à serrer les rangs, pendant huit ans encore, ils purent se sentir entourés. Un fils à Charleville, un à Mézières, d'autres dans des garnisons peu éloignées, Sedan, Verdun, Montmédy etc. A la fin du printemps 1914, notre grand-mère, qui avait souffert de crises d'asthme, avait déclaré, pour la première fois, elle approchait de 76 ans, ne pouvoir assumer la charge d'une réunion à Aiglemont. Le dimanche 2 août fut le premier jour de la mobilisation générale. Environnée par les chocs qui eurent lieu, après le 20 août, sur la Meuse et la Sambre belge d'une part, vers Sedan, d'autre part, la région de Charleville ne fut qu'indirectement affectée par la bataille des Frontières, mais la population fut évacuée. Dans le lugubre exode des réfugiés, nos grands-parents gagnèrent péniblement Reims en carriole ; grâce à leur fils aîné, ils purent rapidement être installés dans une maison de religieuses, proche de la cathédrale. Je les vis ainsi arriver à Reims dans les derniers jours du mois d'août, des nécessités de mobilisation m'y avaient fait détacher depuis plusieurs semaines. Le 31 août, devant l'avance allemande, je reçus l'ordre de rejoindre mon régiment. Ce même jour, le cœur serré, j'allai leur dire adieu.

Le 19 septembre, des hauteurs de Merfy et de Saint-Thierry, où ma division était en soutien d'une première ligne encore flottante, au loin, dans la plaine champenoise, nous contemplions Reims, dont l'agglomération était ponctuée par l'éclatement d'obus de gros calibres. Peu à peu, les tirs gagnèrent les abords de la cathédrale et atteignirent celle-ci. L'incendie d'échafaudages se propagea jusqu'à la toiture de plomb, qui fondit avec une immense flamme rouge. Nous étions oppressés par la vue de la destruction de ces pierres vénérables, les plus nobles témoins de l'histoire de la vieille France. Et mon angoisse était double, pensant que le refuge de mes grands-parents était tout proche de la zone bombardée. Nous apprîmes, seulement, dans l'hiver suivant qu'au cours des quelques jours d'occupation allemande, ils avaient pu gagner Charleville.

Ils y apprirent, peu après leur retour, que, dans les derniers jours d'août, tandis qu'ils gagnaient Reims, leur dernier fils Léon, était tombé pour la France, entre Montmédy et Verdun. Derrière le rideau de fer de l'occupation, Charleville devint le siège du grand quartier général allemand, avec la présence du Kaiser. Malgré tout, il subsista autour de nos grands-parents un petit cercle de famille : le ménage de leur fils aîné dont les enfants étaient en France libre, l'abbé archiprêtre de Mézières et puis la vieille Victoire, qui les servait depuis plus de 30 ans. Pour les autres, l'incertitude, la rareté et l'irrégularité des nouvelles. En août 1914, une des dernières paroles, que m'avait dites ma grand-mère était : "quand on a à craindre pour cinq des siens, crois-tu que le cœur puisse battre bien librement ?" Peu à peu, ce furent quatre, puis trois, de ses fils, cinq de ses petits-fils, qui furent aux armées. Elle s'éteignit à l'automne de 1915, je l'appris au début de l'hiver, sous la pluie neigeuse et dans la boue des tranchées devant les Monts de Champagne.

Notre grand-père la rejoignit en juin 1917. Quand nous en reçûmes la nouvelle, derrière ce même front de Champagne, nous occupions, mon père et moi, des cantonnements, assez rapprochés pour pouvoir nous rejoindre de temps à autre. Nous eûmes alors l'impression que quelque chose de précieux ne serait plus, qu'un point final venait d'être mis à tout ce qui avait été l'intimité familiale. Finalement, il n'en fut pas ainsi. La mémoire de nos grands-parents a été conservée par leurs enfants dans tout ce qui pouvait être maintenu, notamment cet Aiglemont où les attachaient leurs souvenirs d'enfance et de jeunesse, dont ils ont réparé les dommages et qu'ils ont gardé.

Depuis, une nouvelle guerre est venue, une invasion nouvelle aux conséquences matérielles aggravées, au cours de laquelle, sauf une des tantes religieuses, les derniers survivants de la génération qui nous précède nous ont quittés. Trois occupations ennemies en trois-quarts de siècle. Les deux dernières séparées à peine par plus de vingt ans ; les fluctuations de l'histoire qui semblent s'accélérer à notre détriment, la dispersion grandissante de la

famille. Certains jeunes n'ont d'Aiglemont qu'une connaissance vague avec une tradition parfois incertaine, autant de facteurs qui autorisaient des doutes au sujet de la survie d'Aiglemont. Mais si son intelligence doit savoir s'adapter aux circonstances, l'homme n'a pas été doté d'une âme, n'a pas été rendu capable de volontés de sentiments pour capituler finalement devant des difficultés matérielles passagères. Tout ce qu'il a reçu, en plus des autres créatures, c'est pour faire face, surmonter les épreuves, essayer de sauvegarder tout ce qui représente un patrimoine moral.

A son tour, notre génération cédera bientôt la place. Elle est liée à Aiglemont par la mémoire des grands-parents et de ses parents. En choisissant la fidélité et l'espérance, ceux-ci nous avaient donné l'exemple et tracé la voie. Sans pouvoir préjuger de ce que réserve l'avenir, le mieux n'était-il pas de suivre cette voie, et de continuer.

Cette revue de la famille jusqu'à nous doit s'achever par celle de la dernière génération disparue, celle des 12 enfants de la famille Emile Lejay. Cette génération de nos parents, oncles et tantes, nous l'avons vue vivre. Elle a laissé cinq branches de descendants bien vivants. Ceux-ci gardent, respectivement, de leurs parents, des souvenirs plus complets, plus nets, plus justes que le rédacteur de ce texte ne peut avoir la prétention d'en avoir gardé. Et pour faire une place sensiblement équivalente à tous les frères et sœurs, il est nécessaire, sans insister spécialement sur les mieux connus de s'essayer à les considérer surtout de l'extérieur, tels qu'ils apparaissaient aux plus jeunes membres de l'ensemble familial, tels aussi que les grands-parents en parlaient aux mêmes plus jeunes, se souvenant de leur enfance et de leur jeunesse.

L'établissement d'un arbre généalogique commun allant du premier ancêtre repéré, Joannès Lejay, jusqu'aux plus jeunes du temps présent est évidemment désirable, quelles que puissent être les difficultés graphiques de sa réalisation. Faute d'aptitude, j'en laisse le soin à d'autres...

NB 2003 :

Généalogie : le travail a été repris par l'ADLD. Deux éditions ont déjà été publiées, les mises à jour se poursuivent.

Que reste-t-il aujourd'hui de la présence séculaire des LEJAY à Aiglemont ?

- les bâtiments d'habitation dans un état peu modifié
- le parc dit "Parc Lejay" transformé en lotissement
- à l'église, un vitrail, en mémoire de Léon Lejay et Maxime Lejay morts pour la France.
- au cimetière, la tombe de l'auteur de ce recueil, Maurice Lejay, 1887 - 1977 et son épouse, et la tombe de Jean-Baptiste Lejay, 1775 - 1847, et André Sixte Lejay, 1801 - 1896, anciens maires d'Aiglemont. La mairie d'Aiglemont a décidé de prendre en charge l'entretien de cette très ancienne tombe.



LES ENFANTS DE LA FAMILLE LEJAY - DEMAISON

et les branches qui en sont issues

TROISIÈME PARTIE

LA SEPTIÈME GÉNÉRATION

1 - Marie LEJAY, 1857 - 1860

2 - André LEJAY, 1858-1936, épouse en 1887 Marie PERARDEL, 1865-1929

“Le règne d’André comme chef de famille fut un grand règne”, disait, peu après la mort de son aîné, le général Edmond LEJAY. Ceux qui l’ont constamment entouré et qui le continuent, savent ce qu’il fut comme père de famille, comme chef d’industrie, et aussi ce qu’il fit, dans la paix comme dans la guerre, au service de sa cité, comme conseiller municipal de Charleville. En 1916, dans un hôpital de Neuilly, ma mère fut en contact avec un américain qui, pour les besoins du ravitaillement par son pays des territoires envahis, circulait fréquemment au-delà des fronts de combat. De ce fait, en relations suivies avec l’oncle André, pour les questions intéressant les Ardennes, il était plein d’admiration pour sa compétence et, pour son dévouement.



En restant sur le plan familial, je crois rester conforme aux souvenirs que gardent de lui ceux de la génération qui l’a suivi, en rappelant les aspects multiples de l’œuvre, dans le cadre de laquelle il tint à remplir constamment son rôle d’aîné. Après avoir cohabité avec ses parents dans la maison de la rue du Petit Bois, il en prit possession en 1902, la maintenant toujours largement ouverte, affectueusement accueillante, à ses frères et sœurs qui y retrouvaient les souvenirs de leur jeunesse, comme à tous ceux des plus jeunes, qui passaient par Charleville. Après lui, cette maison est devenue la résidence où les Petites Sœurs de l’Assomption accueillent les pauvres et les malades. Aucune destination plus noble ne pouvait être donnée, comme couronnement, à une maison de famille.

Dès les années qui précédèrent 1914, oncle André suppléa ses parents âgés dans la charge de la gestion d’Aiglemont. Après leur mort, bien que, comme on le verra, son intérêt et ses goûts le portassent vers une réalisation plus personnelle, il tint à effacer à Aiglemont les ravages de la guerre, et faire en sorte que ses frères et sœurs pussent en retrouver le chemin et s’y réunir de nouveau. En particulier, pour éviter les aléas et les risques d’indivisions, le domaine fut constitué sous la forme d’une Association familiale (A. F. A.).

Enfin, “la Cressonnière” fut l’œuvre, la création qu’il réalisa progressivement, au cours de quarante années. Initialement, pour faire diversion à son travail de bureau et changer d’air en occupant ses loisirs, il avait obtenu de son père, en bordure de la route d’Aiglemont à Charleville, des prés d’où une source ruisselait vers la Meuse, traversant un bois qui occupait le flanc du coteau. Au-bas, dans un fond marécageux, poussaient quelques plants de cresson, qui donnèrent le nom à l’ensemble. Il transforma cette étendue mi champêtre, mi sylvestre, l’agrandit peu à peu, traça des chemins, planta des arbres et des massifs, construisit un chalet, pour en faire la belle propriété actuelle, dont les ombrages s’accroissant chaque année, ont transformé et rafraîchi le paysage, pendant des centaines de mètres, le long de ces côtes ensoleillées de la route d’Aiglemont. Ce fut l’œuvre d’un seul, d’un seul qui dirigeait en ajoutant son effort physique personnel, au moins dans les premiers temps. Et à chaque retour aux Ardennes, c’était à la fois curiosité et plaisir, de constater, à “La Cressonnière”, les progrès de la croissance. Celle-ci s’acheva, sauf erreur, vers 1921, l’œuvre fut couronnée par l’édification d’un calvaire, face à la propriété au-delà de la route. Elle devait marquer, après les épreuves et les séparations de la guerre, l’heureuse réunion de la famille.

Avec l’esprit de méthode, le sens de l’organisation hérités d’André Sixte, son grand père et parrain, André LEJAY poursuivit et réalisa cette oeuvre avec une obstination d’Ardennais, corrigée par un bon sens inaltérable, qui confondait et redressait, chez ses interlocuteurs, les opinions imprudentes ou extravagantes. Calme, réservé par nature, parfois peut-être un peu timide, ami de la conciliation, dans le cercle familial, il s’extériorisait volontiers avec bonne humeur. Et si les initiatives ou les paroles intempestives des jeunes trouvaient chez lui un censeur, au fond, amusé, tous pouvaient compter sur l’aménité et sur la bienveillance de son accueil, sur la bonté foncière qui était le trait principal de son caractère.

Sa femme l’assista, le seconda, le compléta même parfois, admirablement pendant quarante ans. Une vivacité naturelle, une maîtrise dans l’art de recevoir qui savait mettre tout le monde à l’aise, dans les conversations comme dans les divers comportements de la vie ! Un esprit de finesse, dont le sens critique qui n’allait jamais sans l’amabilité de l’accueil ni sans la bienveillance de la compréhension, savait cependant remettre toute chose à sa place, et, au besoin, dire à chacun son fait. A ses charges déjà grandes de mère d’une nombreuse famille et de maîtresse de maison à Charleville et à “La Cressonnière”, tante Marie tint à ajouter celles qui consistèrent à seconder son mari dans la remise en marche d’Aiglemont. Sa santé, peu solide, était maîtrisée par une résistance morale allant bien au-delà de ses forces physiques. Elle mettait sa coquetterie à le dissimuler. Mais chacun en eut la preuve quand, au cours de ses deux dernières années, elle voulut lutter pied à pied, jusqu’au bout contre les lents et

sournois progrès d'un mal sans remède. Elle avait, si durablement, si complètement, avec tant de charme, et d'affection, tenu sa place auprès du chef de famille, que, lorsqu'elle manqua, chacun ressentit le vide de son départ dans toute sa triste étendue.

Leur foyer, longtemps favorisé, comblé de petits-enfants, n'en connut pas moins l'épreuve. Un fils mort en bas âge, la séparation pendant quatre ans d'avec leurs enfants que, dès août 1914, ils avaient voulu envoyer plus loin des frontières, à l'abri de la guerre. Et, avant la fin de cette séparation, la mort brusque de leur dernière fille Françoise, jumelle de Bernard.

Après la guerre, oncle André et tante Marie auraient pu se contenter de la joie de leur foyer reconstitué et trouver suffisantes les charges de la reprise de leur industrie en pays dévasté. Ils ont voulu que quelque chose subsistât de la mémoire des grands-parents, et que tous pussent retrouver l'atmosphère familiale. Après eux, dans une situation encore aggravée, leurs enfants ont maintenu la tradition de large hospitalité de la branche aînée. Aussi fut-il juste de dire qu'à la tête de la famille, le règne d'André fut un grand règne.

3 - Etienne LEJAY, 1860-1926 épouse en 1886 Juliette DEMAISON, 1865-1943

Les conscriptions de la Révolution et de l'Empire, avaient laissé de côté Jean Baptiste, marié jeune et, dans la famille, personne n'avait jamais fait de service militaire. Après 1871, suivant le grand courant de réveil national, qui poussa alors tant de jeunes gens vers le service direct de leur patrie humiliée, mutilée, ayant mené à bien leurs études secondaires, de préférence à bien d'autres professions possibles, se sont dirigés vers l'armée. Pour mon père, Etienne, qui ouvrit cette série de cinq, ce choix se fit de bonne heure, sans la moindre hésitation.



Tout jeune pensionnaire à Metz, avec son frère André, son collègue Saint-Clément avait été licencié, en juillet 1870, et transformé en cantonnement militaire. En septembre, des groupes échappés de la bataille de Sedan avaient traversé Charleville. Puis le siège et les bombardements de Mézières, l'occupation prussienne maintenue sur place jusqu'en 1873. Il fut de cette génération d'officiers, dont l'enfance ou la première adolescence avait été touchée par l'Année Terrible, et qui, pendant toute la durée de leurs services, ont gardé, d'une éducation première soucieuse de la sauvegarde du pays, des qualités qui commandaient le respect : sens élevé de l'honneur, militaire, respect profond de la discipline et la certitude que leur attente serait justifiée, tôt ou

tard. De Lyautey à Mangin, par Pétain, d'Esperey, Maistre, Debeney et d'autres, l'histoire a retenu les noms des chefs victorieux, qui exercèrent les hauts commandements. Il faut aussi garder la mémoire de ceux qu'un destin plus modeste maintint au contact étroit de la troupe, et à qui revint l'honneur d'éduquer et de préparer les unités, dont la solidité, en 1914, permit tous les redressements.

Mon père fut de ceux qui restèrent dans le rang. Au dire de bien des témoins de ses services, - supérieurs, égaux ou subordonnés, - ses qualités d'esprit, de cœur et de caractère l'eussent qualifié pour s'élever plus haut. Dans leur sécheresse, les états de services d'un officier ne peuvent donner que le contour apparent de sa carrière, sans révéler la part de la chance, inévitable, souvent prépondérante, favorisant ou desservant les mérites personnels, sans indiquer non plus ce qui donne à une carrière sa véritable valeur humaine : la place occupée par le devoir d'état dans la vie de l'âme. Mais, parfois, un texte officiel vient confirmer l'opinion des témoins, tel l'ordre du jour d'un ancien chef, dont voici des extraits:

“Au capitaine Lejay, nommé chef d'escadron au 14^e dragons, le général se fait un devoir de donner un témoignage de satisfaction et de profonde estime, faible compensation à la carrière qu'il méritait et qui devrait aujourd'hui. le mettre à la tête d'un régiment. Sa haute valeur morale, intellectuelle, cavalière, font de lui un exemplaire rare de l'officier de cavalerie complet. Il laisse le souvenir d'un officier, dont la modestie seule égalait les mérites”. Gal. Cherfils, septembre 1907.

Au-dessus des vicissitudes de carrière, mon père adhéra, pour le meilleur et pour le pire, à son métier d'officier. Plus tard, lorsque vint la retraite, l'on sentit que quelque chose d'essentiel lui manquerait désormais, comme si une part d'oxygène faisait défaut à l'air qu'il respirait.

Préparé par l'école Sainte-Geneviève, il entra à Saint-Cyr en 1879, dans cette promotion, baptisée des “Drapeaux” qui prit part à la grande prise d'armes de Longchamp, où, dix ans après la guerre, toute l'armée reçut ses nouveaux drapeaux. Saint-Cyr, Saumur, les années d'école. Puis, un peu plus de trente années de vie de garnison, de durée variable en des points variés : Commercy pour débiter, Provins, Fontainebleau, où les activités équestres bénéficiaient de la forêt et des chasses à courre, Sedan où le souvenir du sacrifice de la cavalerie d'Afrique, en 1870, sur le plateau de Floing, maintenait devant les générations nouvelles l'exemple de dévouement, qui devrait, sans doute, se reproduire, et trois séjours à Lunéville, la résidence où la cavalerie française avait pris la succession directe du dernier duc lorrain, où, toute proche depuis 1871, et isolant les provinces perdues, la frontière entretenait une atmosphère d'alerte, et d'où il partit pour la guerre de 1914. Dans toutes ces garnisons, une même ambiance traditionnelle, une allure “vieille France”

que la cavalerie gardait jalousement, développant, dans les relations sociales comme dans les rapports de service, avec la confiance et la cohésion, un grand esprit de camaraderie, où mes parents trouvèrent la source de précieuses et durables amitiés.

A partir de mai 1886, la vie du foyer vint s'intégrer à la vie militaire. Fille unique du seul frère marié de notre grand-mère, Arthur Demaison, ma mère perdit, toute jeune, son père et sa mère, lors qu'elle avait 16 ans. De Vouziers, où elle habitait seule avec sa grand-mère maternelle, elle vint constamment séjourner chez sa tante, à Charleville, elle était, depuis longtemps, de la famille, quand son mariage vint l'y fixer.

Existe-t-il vraiment une loi des contrastes qui favorise l'accord des ménages ? Mon père en imposait par son calme et sa maîtrise de soi, dans les circonstances graves, sa volonté pouvait avoir la rigidité du fer. Ma mère montrait une nature primesautière, impressionnable, à l'attention vite usée, se déterminant surtout par ses nerfs et par son cœur, mais les ressources de celui-ci inspiraient toujours les gestes qu'il fallait. Au-delà des contrastes, ils avaient en commun une égale bienveillance, une pareille générosité. Dans l'éducation de ses sept enfants, mon père se tenait toujours ferme sur un petit nombre de principes que chacun devait admettre et respecter, sur lesquels, il entendait ne jamais transiger. Pour le reste, beaucoup de largeur d'esprit, une compréhension toujours prête, une sollicitude attentive et parfois inquiète.

Maintenant que les détails se sont fondus dans l'ensemble, des 23 premières années de cette vie de foyer, il n'émerge plus que le souvenir de jours heureux. Puis, les dix années qui suivirent furent cruelles, avec des deuils répétés, avec la guerre. En juin 1909, une affection intestinale foudroyante enlevait, à 6 ans, en quelques jours, Juliette, la petite dernière, choyée de tous. En novembre 1911, Georges, brillant et sportif, préparant à Paris l'Ecole Navale succomba aux suites d'un refroidissement, contracté au cours d'un tournoi d'escrime.

Le début de la guerre de 1914, éloigna peu mon père de Lunéville, où restaient ma mère et trois enfants et que les Allemands occupèrent fin août, pour quelques semaines. Mon père vit, pendant plusieurs jours, les obus français tomber sur la ville où, dans la grande maison déjà partiellement occupée par un état-Major ennemi, ma mère avait recueilli vingt femmes et enfants d'officiers. Un jour, ayant reconnu le maire de la ville dans un groupe d'otages, franchissant sans hésiter le cordon des sentinelles, elle alla lui serrer la main.

Marguerite avait été surprise par l'invasion dans sa garnison de Cambrai et l'on ne reçut d'elle que de rares nouvelles jusqu'à son retour en France libre, au début de 1916. La participation à la guerre, tout d'abord d'un fils et d'un

gendre, bientôt de deux fils et de deux gendres. En juin 1918, Max, l'ardent et enthousiaste chasseur alpin, dont les lettres, sous l'entrain de la jeunesse, ont révélé un véritable esprit de chevalerie, Max tombait en Flandre, au pied du Mont Kemmel, disparu sans laisser de traces. La même année en novembre, Gabrielle, longtemps "l'homme de confiance" de mes parents, de nous tous, sans doute, la tête la mieux faite, la mieux organisée, était enlevée par la grippe espagnole, après moins de six mois de mariage.

Les unités, dans les rangs ou à la tête desquelles mon père prit part à la guerre, eurent constamment une attitude des plus honorables, mais dans des missions le plus souvent ingrates et obscures. Alors, les circonstances exceptionnelles qui, à l'âge qu'il avait atteint, auraient pu seules améliorer et transformer sa carrière, ne se produisirent pas. A partir de 1919, une vie aisée, dans un bel appartement de Neuilly, proche du Bois, la proximité de nombreux amis, une grande intimité dans des relations de famille fréquentes et nombreuses, tout cela semblait des conditions très favorables pour des années de retraite ; mais un métier qui, pendant quarante ans, a pénétré la vie, ne se quitte pas sans brisure. Et puis, il lui manquait désormais la moitié des siens. Fréquemment, dans le recueillement, il s'efforçait de vivre avec ses morts, avec Max surtout, qui paraît avoir été celui de nous qui sut le mieux trouver le chemin de son cœur. Il multiplia les pèlerinages au Mont Kemmel, sans pouvoir jamais pénétrer le mystère de sa totale disparition, et, sur l'emplacement présumé de son dernier combat, il fit élever un monument. Puis, saisi par un mal sans remède, pendant plus d'un an, il fit front, sans espoir mais sans faiblesse. S'il s'isolait pour ne pas, disait-il, importuner les autres par le spectacle de ses misères, il mit toute son énergie à maintenir le cadre de sa vie habituelle, à poursuivre ses affaires, sa correspondance, jusqu'au jour où il fut terrassé, le 28 janvier 1926.

Après lui, ma mère demeura à Neuilly, quinze ans encore, bénéficiant de la proximité et du dévouement du ménage de Marguerite, longtemps en garnison à Paris. Elle la rejoignit dans les garnisons de zone libre : Châteauroux, Limoges, quand la guerre eut coupé la France en deux. Revenue passer l'été à Aiglemont en 1943, elle y fut victime d'un grave accident, brûlures profondes par l'eau bouillante, dont elle ne guérit pas. Transportée à Mézières, elle y mourut le 21 novembre, assistée avec dévouement par Madeleine Trinquand, l'aînée de ses petites filles.

Il n'est pas rare, dans les activités humaines, qu'une valeur soit négligée ou méconnue ; à celui qui a fidèlement servi, ce n'est pas ce qui importe. Quand la retraite, à quelques années près, est venue égaliser les destins, que reste-t-il des échelons qui ont été gravis ou manqués ? Mais, pour parfaire la satisfaction du devoir accompli, il faut pouvoir penser que les efforts ont porté leurs fruits, que les services rendus n'ont pas été dépensés en vain. Entré dans l'armée au

lendemain de la défaite, avec le regret des provinces perdues, mon père l'a quittée après la victoire qui, ramenant Metz et Strasbourg portait beaucoup plus loin la présence française : à Mayence comme sous le premier empereur, à Damas où jamais encore, même au temps des croisades, elle n'était parvenue. Il a achevé ses jours dans l'ambiance créée par ce rayonnement quand, par delà ses troubles et ses erreurs, l'opinion publique était encore capable de réactions nationales.

Il n'a connu ni la désagrégation de l'État, ni la corruption de l'esprit public qui, en peu de temps, ont fait d'une nation victorieuse une nation vaincue, ni l'horreur de la défaite, ni les humiliations et le stigmate de la captivité, ni la sordide inconscience qui, dans le moment présent, rend le pays insoucieux d'être dépouillé de tout ce qui fit, jusqu'ici sa grandeur et sa force ; Dieu merci, il n'a pas connu tout cela.

“Heureux ceux qui, ayant placé très haut le rêve de leur vie, l'ont atteint et ne sont pas redescendus...”, a dit un romancier contemporain. Mon père a atteint ce rêve qu'il avait placé très haut. Il n'est pas redescendu. Il est fréquent, dans la condition humaine, que ce qui a commencé dans la joie s'achève dans la tristesse, mes parents ont longtemps vécu d'heureuses années. Ils ont ensuite enduré des épreuves hors de la commune mesure. Pour finir, à tous deux, la souffrance a été envoyée, la souffrance qui, chrétiennement acceptée et supportée, vaut à l'égal d'un sacrement.

États de Services d'Etienne LEJAY

- 29 octobre 1879 : Élève à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr.
23 septembre 1881 : Sous-lieutenant, élève à l'École d'application de cavalerie de Saumur,
9 septembre 1882 : Sous lieutenant au 12^o dragon de Commercy,
14 octobre 1886 : Lieutenant au 7^o dragons à Lunéville,
1er octobre 1889 : cours d'instruction à l'École d'application de cavalerie de Saumur,
26 décembre 1893 : Capitaine au 7^o dragons à Provins puis Fontainebleau,
24 juin 1905 : Capitaine au 21^o dragons, Saint-Omer
25 juillet 1905 : Capitaine au 9^o dragons, état-major de la 9^o brigade de dragons, Lunéville,
24 septembre 1907 : Chef d'escadrons au 14^o dragons à Sedan,
Juin - juillet 1910 : cours pratique à l'école d'application de cavalerie, Saumur,
25 mars 1913 : Lieutenant-colonel au 31^o dragons à Lunéville,

9 nov. 1914 - 10 mai 1915 : Commandant, par intérim le 31° dragons
en campagne,
12 mars 1916 : Commandant le 99° R.I.T.
29 novembre 1916 : réaffecté au 31° dragons,
5 avril 1918 : mis à la retraite par limite d'âges affecté
au commandement des dépôts de
cavalerie d'Evreux.
24 mars 1919 : mis en congé illimité.
16 mai 1923 : rayé des cadres.

Décorations et distinctions :

29 décembre 1903 : Chevalier de la Légion d'honneur.
12 janvier 1916 : Officier de la Légion d'honneur, avec mention :
officier supérieur qui a commandé pendant plus de six mois son régiment avec
zèle et compétence. S'est acquis de nouveaux titres au cours de la campagne
actuelle.

Citations :

à l'ordre de la 2° brigade de dragons 18 mars 1916

à l'ordre de la 2° division de cavalerie 31 mars “

“Officier supérieur ayant rendu depuis le début de la campagne les plus brillants services tant dans le commandement de son régiment qu'il a exercé pendant six mois que dans celui de certains sous-Secteurs. S'est toujours fait remarquer par son énergie, son endurance, son sang-froid, sa brillante attitude au feu en toutes circonstances, particulièrement dans les journées du 12 septembre 1914 et des 3 et 4 mars 1915.”

4 - Gustave LEJAY, 1862 - 1944, épouse en 1895 Joséphine MARECHAL, 1868 - 1936

Après 1870, la carrière militaire, jusque là inusitée dans la famille devenait conforme aux préoccupations du moment, aux nécessités de la sauvegarde nationale, que ressentait particulièrement les provinces de l'Est. Mais, que, d'une longue suite de terriens, il dut sortir un marin, pouvait étonner davantage. Ce fut pourtant la volonté fermement maintenue et exprimée de Gustave, le troisième fils, auquel André Sixte pensait déjà, pour développer et étendre l'industrie familiale. Tout en donnant leur consentement, ses parents le subordonnèrent à l'obtention préalable du baccalauréat. C'était risquer de compromettre



gravement les chances de succès, l'admission à l'École navale n'ayant lieu alors que de 15 à 17 ans.

Bachelier à 16 ans, après une seule année de préparation, ayant fourni un effort opiniâtre, Gustave LEJAY, entra, en 1879, à l'École Navale, installée en rade de Brest, sur le vieux vaisseau de ligne "Le Borda". Deux ans d'école, puis un voyage lointain, vers l'Atlantique sud et le Pacifique. Il partit ensuite en Extrême Orient, participer à la conquête du Tonkin, à la guerre qui en résulta contre la Chine, sous les ordres de l'amiral Courbet. Après son retour, en 1885, pendant près de quinze ans, ses années de service furent presque toutes des années d'embarquement, sur des navires des types les plus variés, avec les missions les plus diverses : hydrographie, surveillance des pêches d'Islande, campagnes du Dahomey et de Crête, service en escadre, principalement en Méditerranée.

Après l'école de guerre navale - 1900 - il devint aide de camp de l'amiral Fourrier, le grand chef de la marine. Comme officier supérieur, il alterna ensuite les embarquements et commandements à la mer réglementaires avec des postes à Paris, professeur à l'école de guerre navale, secrétaire du Conseil supérieur de la marine etc.. qui le mettaient à même de connaître les grandes questions intéressant la marine, Commandant en 1914, une flottille de torpilleurs de l'Armée navale, il participa à diverses opérations dans l'Adriatique, puis devint chef de la mission navale française auprès de la marine italienne. En 1917, promu contre-amiral, il exerça jusqu'en 1921 divers commandements en Méditerranée orientale, en Mer noire, en Crimée. Malgré la durée, la continuité, la qualité des services qu'il avait rendus, ceux-ci ne lui valurent pas la troisième étoile de vice-amiral. Il fut atteint par la limite d'âge en 1922.

"Oncle Gustave ne voyage pas, il fait de la géographie". Cette réflexion d'un jeune neveu, ou d'une nièce, à une époque où, faute de moyens de déplacement rapides et mis à la portée de tous, les voyages n'avaient, pour presque tous, que des rayons d'action limités, cette remarque rendait assez bien l'impression que faisait aux plus jeunes ce qu'ils entendaient dire de cet oncle marin qui, de l'Irlande aux extrémités sud de l'Amérique, de la Méditerranée à l'Extrême-Orient, avait parcouru mers et océans, vu ou visité des terres et des villes qui, sur nos atlas d'écoliers, n'étaient que des points ou de vagues contours, coloriés ou non. Alors, c'était un grand prestige qui l'enveloppait à chacun de ses passages en famille. Et puis, les rubans, aux noms des bâtiments sur lesquels il servait, dont il gratifiait généreusement ses neveux, tout fiers de porter sur leurs têtes de vrais rubans de marins, noms qui évoquaient tantôt la mythologie, Flore, Iphigénie, tantôt l'histoire et la géographie, ou rappelaient des faits d'armes ou des serviteurs du pays, Doudard de Lagrée, amiral Charner, Sarrasin, Manche, Tâge, Gloire. Puis, vers 1900, sous la pression de passions

politiques, noms de navigateurs moins fameux. Notre oncle commanda en second, le Léon Gambetta. Encore celui-ci joua-t-il un rôle dans la défense nationale. Mais, ensuite, une série de cuirassés fut baptisée, si l'on peut ainsi dire, des titres d'une tétralogie des plus médiocres romans de Zola : Liberté, Vérité, Justice, Démocratie et notre oncle commanda la "Justice". Puis la série des cuirassés aux noms de philosophes du 18^e siècle, et il commanda le Diderot, dont le seul actif, au point de vue national, avait été de se faire pensionner par des souverains étrangers, alors en guerre avec la France. Alors oncle Gustave cessa d'orner de rubans la tête de ses neveux qui, d'ailleurs, ayant grandi, ne portaient plus de bérets : habitués aux larges et lointains horizons, à la lutte contre l'imprévu, sachant faire pénétrer le "sens du large" dans leurs jugements et leurs méditations, bien des marins ont une conversation captivante pour les profanes, qui n'ont que peu circulé.

En surplus, oncle Gustave avait servi dans l'entourage de grands chefs, à même de connaître bien des questions englobant, ou dépassant même, l'ensemble de son métier. Il avait appris à juger les choses par en haut et il était bien rare qu'en l'écoutant, les jeunes n'apprirent pas quelque chose. Ses passages en famille étaient fatalement irréguliers ou espacés, moins cependant qu'on aurait pu le craindre. Très attaché au pays natal, il ne perdait jamais une occasion de venir voir ses parents. Après quinze ou vingt ans d'une vie errante, au hasard des embarquements ou des séjours dans un port de guerre, Brest, Cherbourg et surtout Toulon après son mariage, il finit par fixer à son foyer un point d'attache dans la capitale, à Passy, où l'appelèrent divers emplois successifs, ainsi que les besoins de l'éducation de ses enfants.

En 1895, il avait épousé Joséphine Maréchal, d'une vieille famille cambésienne. Il incombe à la plupart des femmes de marin, pendant des périodes plus ou moins fréquentes, plus ou moins longues, de remplacer le chef de famille le absent. Elle sut supérieurement assumer cette charge, pendant cette période de douze à quinze ans, où les besoins de l'éducation des enfants la maintenaient à Paris, tandis que la succession des commandements à Toulon, à la mer ou à la guerre, la séparaient fréquemment de son mari. Elle semblait user les difficultés par le calme avec lequel elle les accueillait, ce calme difficile à troubler qui est le propre de bien des gens de son pays, calme que ceux d'outre-Loire prennent souvent pour de la froideur ou de l'indifférence, parce qu'ils ne sont pas toujours capables de déceler l'humour qui s'y dissimule. A leur foyer, d'une hospitalité ouverte et jamais lassée, le Saint-Cyprien, encore potache, au porte-monnaie souvent raplati, que je fus de 1908 à 1910, doit un tribut de gratitude pour avoir été accueilli affectueusement, aux jours de sortie, presque chaque semaine, dans une ambiance familiale qui transforma pour lui ces années de dressage aux environs de la capitale.

A partir de 1922, la retraite fut d'abord le retour à une vie familiale plus intime, au milieu de fils achevant leurs études ou se créant des situations à Paris. Gustave sut également se créer de nouvelles activités dans des oeuvres parisiennes, religieuses ou autres, continuant, en outre, à s'intéresser à la marine, où deux fils la continuaient. Sa femme, auprès des Petites sœurs de l'Assomption, donnait au service des pauvres le temps, que sa vie de famille pouvait lui laisser. Pendant près de quinze ans encore, ils vécurent, accueillant les jeunes foyers qui se fondaient, les petits enfants qui survenaient. Puis, notre tante, que l'on ne se rappelait pas avoir vue malade, fut, comme ses beau-frère et belle-sœur Etienne et Marie André, frappée d'un mal sans rémission. Après des mois de lutte, elle s'éteignit, au début de l'automne 1936, en la vieille maison d'Aiglemont, où son troisième fils, Jacques, était venu au monde en 1899.

Installé ensuite à Passy, au foyer de son fils Jean oncle Gustave connu, en 1940, jusqu'en Bretagne et dans le Sud-ouest l'exode rendu plus pénible par son âge. Après son retour à Passy, une cruelle épreuve vint le frapper : en juin 1941, le sous-marin Souffleur, commandé par son dernier fils, Benoît, disparaissait, au large des côtes du Liban, torpillé par un sous-marin anglais. En juin 1944, peu de jours avant les débarquements alliés en Normandie, peu de semaines avant la Libération, s'acheva cette vie si bien remplie, au service du pays.

Avant de se rejoindre tous deux dans l'au-delà., ils ont eu la satisfaction de voir leurs fils bien faire leur vie, chacun suivant son tempérament, recueillant les fruits de leurs efforts personnels. Des deux marins, qui ont suivi l'exemple de leur père, celui qui repose avec son bâtiment, dans les eaux libanaises, a maintenant un fils qui a assuré la relève. Trois générations de marins, de cette carrière qui avait tant étonné chez l'aïeul, voici trois quarts de siècle. Et parmi ses cinq fils, c'est sans doute le Révérend Père que la Compagnie de Jésus, pour d'éminents travaux, a prêté à l'Académie des Sciences, c'est celui-là, sans doute, qui a le plus parcouru les océans...

États de Services de Gustave LEJAY

Entré à l'Ecole navale :	octobre 1879
Aspirant :	octobre 1882
Enseigne de vaisseau :	octobre 1884
Lieutenant de vaisseau :	avril 1889
Ecole supérieure de marin :	1900
Capitaine de frégate :	février 1903
Capitaine de vaisseau :	novembre 1909
Contre amiral :	juillet 1917
Au cadre de réserve :	mars 1922

Chevalier de la Légion d'honneur : décembre 1893
Officier de la Légion d'honneur : juillet 1912
Commandeur de la Légion d'honneur : mai 1919
Grand-officier : juillet 1921

Citations :

23 juillet 1915 : comme capitaine de vaisseau

“A organisé de nombreuses opérations offensives et y a coopéré personnellement avec son bâtiment, se distinguant toujours par son activité et son énergie remarquables.”

14 décembre 1920 : comme contre amiral

“Après s'être distingué en Adriatique comme chef de division des flottilles, a dirigé brillamment les opérations navales pour soutenir la garnison de Kherson et en assurer le salut. A fait preuve, dans ces circonstances très difficiles des plus belles qualités de jugement, de méthode et de sang-froid. “

27 novembre 1919 : comme commandant de la 2e division de la 2e escadre de ligne de la marine française - Ordre de l'armée hellénique.

“Le contre-amiral LEJAY, arrivé à Odessa sur la Justice, y a rempli les fonctions de commandant supérieur des navires alliés appuyant leurs armées en Russie. Il a dirigé l'évacuation de Kherson, et a quitté cette ville avec le dernier bâtiment l'Aldébaran. Il a appuyé par la flotte les opérations d'Odessa et couvert ensuite le repli de Sébastopol des troupes françaises et helléniques. A toujours montré pour l'armée hellénique en Russie un grand intérêt, lui prêtant toujours un concours empressé.”

5 - Henri LEJAY, 1863 - 1930, prêtre.

Un grand oncle de nos parents, frère d'André Sixte, le premier Étienne LEJAY, avait été “d'église” comme l'on disait jadis. Presque tout son ministère s'était exercé dans la région de Sedan, où il vint se fixer peu avant 1870, où il mourut en 1875. Dès lors, un jeune élève du collège de Charleville se préparait à suivre son exemple : Henri, le 4^o fils d'Emile.

Après avoir achevé ses études secondaires, il entra au Séminaire Saint-Sulpice à Paris, y prépara ensuite sa licence es lettres à l'Institut catholique, avant de rentrer dans le diocèse de Reims, son diocèse d'origine.



Successivement vicaire à Saint-Jacques de Reims, professeur au petit séminaire, aumônier du couvent de l'Enfant-Jésus, curé de Sainte-Geneviève de Reims, puis directeur au grand séminaire, il vécut ainsi au chef-lieu du

diocèse plus de la moitié de sa vie sacerdotale, avant de devenir, en 1912, archiprêtre de Mézières, et y rester près de 18 ans, jusqu'à sa mort, au printemps de 1930.

Un quart de siècle à Reims, à l'ombre de la cathédrale, haut-lieu de la tradition française où, pendant beaucoup plus d'un millénaire, l'Eglise et la France ont mêlé leur histoire et leur destin. A la fin du 19^e siècle, au début du 20^e, alors que ces temps paraissaient révolus, sous l'impulsion d'un prélat, d'esprit ardemment national, le Cardinal Langénieux, Reims retrouvait, par moments, le sens de sa mission historique : en 1896, fêtes commémorant le 14^e centenaire du baptême de Clovis ; peu après, érection et bénédiction de la statue de Jeanne d'Arc, du parvis de la cathédrale, en 1901, présentation aux derniers souverains de Russie : Nicolas II et Alexandra, des parchemins du 11^e siècle, détenus par l'Archevêché, relatifs au mariage et au sacre d'Anne, fille du grand-duc de Kiev, la seule princesse russe qui ait jamais épousé un roi de France (Henri I).

Tout cela contribuait à marquer le clergé rémois de l'époque d'une empreinte traditionnelle et nationale, qui l'armait pour faire face à la grande épreuve dont on sentait déjà la menace. Notre oncle, comme son inséparable ami, l'abbé Landrieux, qui devint curé de la cathédrale, puis évêque de Dijon, allaient tous deux en prendre leur part et payer de leur personne.

En septembre 1914, le curé de la cathédrale lutta, au péril de sa vie, contre les incendies allumés dans son église par les bombardements, puis ceux-ci devinrent fréquents et chroniques, Reims étant englobée dans la zone de combat. La population fut peu à peu évacuée ; dans cette grande ville, une douzaine de maisons seulement demeurèrent finalement intactes. Cependant, aux côtés du successeur de Saint-Remy, le cardinal Luçon, et jusqu'à son élévation à l'épiscopat, l'abbé Landrieux, maintint la présence de l'Eglise dans la ville détruite et désertée.

Dans Mézières, temporairement évacuée, en août, septembre 1914, l'archiprêtre fit de même. Puis l'occupation s'étendit à toutes les Ardennes, les isolant pour quatre ans de l'autorité diocésaine. L'abbé Lejay reçut alors de celle-ci délégation de certains pouvoirs pour l'ensemble du département. En novembre 1918, après avoir fait face, pendant quatre ans, à l'envahisseur, au dernier jour, aux dernières heures de la guerre, il se trouva en première ligne lorsque Mézières, dernière ville de France à être bombardée, fut, en partie détruite.

La figure de l'oncle abbé était très familière, du moins aux plus âgés de ses neveux et nièces. Aimant les voyages, il connaissait Rome, avait fait le pèlerinage de Terre Sainte, alla plus tard visiter en Autriche une de ses sœurs religieuses, il se déplaçait facilement pour participer aux cérémonies de famille

chez ses frères et sœur, et il a baptisé la plupart de ses neveux et nièces, en a marié plusieurs, et baptisé certains de ses petits-neveux. En outre, ses longues années de professorat lui laissaient le loisir de grandes vacances d'été, dont il passait une bonne partie à Aiglemont. Il y apportait un souci de participer au bien commun, en s'opposant au laisser aller et au relâchement d'une manière qui n'était pas toujours du goût des plus jeunes. Dans la confusion inséparable d'une réunion nombreuse et vivante, il entendait sauvegarder et faire respecter la tranquillité de ses parents âgés. Alors, dans les cercles juvéniles ou enfantins, où les discordes provoquaient un bruit exagéré, il apparaissait, tel le Justicier, rétablissant l'ordre. Il ne lui fallait d'ailleurs pas grand effort, sa physionomie sérieuse, renforcée par des lunettes que, dans la famille, il était seul à porter, lui donnait une puissance d'intimidation suffisante pour pouvoir limiter les actes d'une sévérité, qui lui aurait certainement beaucoup coûté, car sa sensibilité était profonde et assez grande sa timidité. Avec les grandes personnes, y compris ses neveux ayant dépassé l'âge des réprimandes, il ne montrait plus qu'une affabilité souriante et affectueuse, une humeur enjouée, toujours prête à plaisanter, un humour qu'il tenait de son père, comme il en tenait son penchant pour la culture littéraire.

Doué d'un grand sens de l'autorité, la hiérarchie n'était pas pour lui qu'un "maître mot" ; derrière ce mot, il devait y avoir quelque chose, et il estimait qu'un prêtre chargé d'une mission officielle, comme un archiprêtre, devait satisfaire à toutes les exigences de cette mission, qu'elles fussent spirituelles ou temporelles. Il désirait maintenir, dans la cité, le rang que lui conférait sa qualité de notable, et pratiquer aussi largement qu'il le pouvait le devoir d'hospitalité. Chaque année, au moment de la plus nombreuse réunion familiale des vacances, son presbytère s'ouvrait pour tous ceux qui étaient présents à Aiglemont, pour des réceptions simples mais confortables et il s'attacha à les maintenir autant qu'il le put, jusqu'à la longue maladie, qui l'emporta en 1930. A son sens de l'autorité, il joignait un sens de l'organisation très au-dessus de la moyenne, servi par une persévérance inlassable.

Toutes ces qualités que, pendant près de 18 ans, il mit au service de sa paroisse et de sa cité, furent rappelées dans l'éloge funèbre, prononcé à ses obsèques. Mais, elles acquièrent encore beaucoup plus de prix d'avoir été reconnues et louées par l'un de ceux qui ont recueilli sa succession et en supportent la charge. En fin septembre 1954, à l'occasion du jubilé sacerdotal du curé d'Aiglemont, je me trouvais déjeuner auprès de l'actuel archiprêtre de Mézières ; comme nous parlions de mon oncle, il dit, avec une modestie toute à son honneur : *"au fond, depuis 50 ans, il n'y a eu à Mézières qu'un seul archiprêtre, l'abbé Lejay et, 25 ans après lui, ce sont toujours ses directives qu'il faut suivre pour aboutir à quelque chose de durable"*.

6 – Marie LEJAY, 1865 – 1934, épouse Charles SANSON, 1861 – 1948

La famille avait commencé par une fille morte en bas âge. A la suite des quatre fils dont il vient d'être question, vint une autre fille, qui prit le nom de la première, Marie. Elle devait elle-même être l'aînée de cinq filles. Mais, sans doute pour des raisons d'âge, elle nous apparut toujours plutôt comme la cadette de ses quatre frères aînés que comme le chef de file de la série, à majorité féminine, qui la suivit.



Une fille après quatre fils, cela suppose le plus souvent un caractère formé par pas mal de taquineries. Une fille aînée, élevée dans l'ombre d'une mère à la personnalité accusée, en garde également l'esprit marqué, comme de l'éducation au couvent du Sacré-Cœur de Charleville, avec son souci du conformisme extérieur et de la respectabilité sociale. De ces diverses influences, tante Marie, en sachant ce qu'elle voulait et en sachant y parvenir, avait gardé l'habitude de procéder en douceur, sans jamais heurter personne, sans s'élever contre les opinions contraires aux siennes, mais sans jamais non plus leur céder quoi que ce soit. Elle avait pris goût à ses études, elle en avait gardé un grand respect du travail intellectuel, excessif peut-être en période de vacances, lorsqu'à Aiglernont, chaque matinée la transformait, pour ses enfants en maîtresse d'école attentive et opiniâtre, au grand apitoiement des cousins.

En 1889, elle épousa Charles SANSON, d'une des familles les plus anciennes bourgeoisement établies, à Charleville et que la tradition disait issue d'un de ceux qui étaient venus avec le duc de Nevers fonder la ville, au début du 17^e siècle. Puis, les parents de notre futur oncle étaient allés habiter une belle propriété, au milieu de beaux bois, le château des Huttes d'Ogny, au pied du mont de Stonne, dans cette grande région forestière de la rive gauche de la Meuse, qui prolonge l'Argonne vers le Nord, dont les clairières sont jalonnées par d'anciennes abbayes devenues châteaux : la Cassine, le Mont-Dieu, Belval. Les Huttes d'Ogny étaient de plus petite envergure et d'origine moins ancienne, mais la propriété avait du charme et, pour nous, les propriétaires étaient fort accueillants.

Mon père avait été dans son enfance lié avec l'aîné de la famille, Armand SANSON, et ils ne se perdirent jamais de vue, et, bien des automnes, à la saison des chasses, c'est avec joie que nous retrouvions l'hospitalité des Huttes, si simplement et si cordialement offerte.

Cette région des confins de la Meuse et de l'Argonne, à l'écart des grands itinéraires et des grands courants de transport, en l'absence de véhicules routiers rapides, vivait très repliée sur elle-même, montrant avec l'individualité propre à son terroir, bien des personnalités originales. Tel cet abbé Collignon,

curé du village de la Besace, voisin des Huttes, grand chasseur qui, ayant deux villages à desservir, partait chaque dimanche avec son fusil, chassant avant sa première messe, chassant après la seconde, et dans l'intervalle des deux. Après 1918, il reçut la croix de la Légion d'honneur pour son dévouement et pour services exceptionnels rendus à l'intérieur des lignes ennemies.

Après 1918, et la mort de ses parents, Armand SANSON s'est découragé d'une solitude que les dévastations de la guerre rendaient de plus en plus précaire. Resté célibataire, et sans beaucoup songer à l'intérêt de ses neveux, il vendit dans des conditions médiocres, bois et propriétés, pour aller finir obscurément ses jours dans la région parisienne. Et nous n'avons plus revu les Huttes, jusqu'au jour où des circonstances tragiques me ramenèrent à proximité.

Cette région, dont les grands axes routiers évitent le relief boisé et accidenté n'a par contre, jamais été oubliée par la guerre. Témoin, en 1870, à Beaumont, des prodromes de la débâcle de Sedan, elle subit en 1940, les conséquences d'un nouveau revers à Sedan. Aux lisières des forêts du Mont-Dieu et du Dieulet, s'établit le barrage qui, du 14 mai au 10 Juin, contint la poussée allemande vers le Sud. Le cœur se serrait de revoir ces bois, jadis parcourus avec un simple fusil de chasse, et d'y devoir ordonner des raids d'automitrailleuses sur les Huttes d'Ogny ou des tirs d'artillerie pour appuyer une contre-attaque sur la Besace.

Charles Sanson ayant laissé les Huttes à son aîné, désirait, lui aussi, s'établir à la campagne. Très compétent en matière forestière, excellent marcheur et chasseur, il était malheureusement atteint d'une surdité quasi totale, qui lui rendait difficiles des occupations en ville et pénibles les nombreuses sociétés. Ce fut dans le voisinage de la région précédente, mais au-delà de la limite départementale de la Meuse près de Stenay, à la Neuveville sur Meuse qu'après son mariage, il acquit une propriété où il demeura désormais. Ils vécurent là, entourés des leurs, d'une vie à la fois paisible et inquiète. Paisible, parce qu'en temps de paix, cette région presque uniquement agricole, proche de la frontière de petits pays, n'est guère remuée par les événements. Inquiète aussi, parce qu'entre 1871 et 1914 notamment, les populations de l'Est n'ont pas cessé de ressentir la menace qui résultait d'une tension franco-allemande à peu près constante. C'était à juste titre, puisque la famille Sanson dut, deux fois, abandonner sa maison, pour la retrouver entièrement pillée au retour. Pendant quatre ans, de 1914 à 1918, elle se réfugia à Tours. En 1940, elle subit encore un exode de plusieurs semaines, que tante Marie ne connut pas, mais que son mari dut endurer presque octogénaire. Et chaque fois, ils se sont remis à la tâche, et patiemment, ont réparé, remis en place et continué.

Six enfants vinrent à leur foyer : quatre fils, dont l'un mort très jeune, deux filles. Sur eux, dans leur enfance, leur mère veillait avec une sollicitude qui paraissait, à certains, un peu trop inquiète et exclusive, partagée qu'elle était entre le désir de ne pas s'en séparer et l'ambition de leur voir poursuivre leurs études, ce qui l'obligeait à les mettre en pension. Un fils officier, Saint-Cyrien, de cette promotion de la grande Revanche qui, en 1914, partit pour la guerre sans passer par l'École, a servi longtemps au Maroc, où il s'est retiré. Les autres sont restés auprès, dans le voisinage de leurs parents et, puis ils les ont continués.

Ainsi, deux époux, issus tous deux de familles citadines ont en quelque sorte renversé l'évolution habituelle, en venant se réadapter à la vie à la campagne. Ils ont réussi à s'y réimplanter et à faire oeuvre durable, puisque aujourd'hui, ce sont leurs enfants qui les continuent, dans leur propriété et sur leurs terres. On doit s'incliner devant cet exemple de "retour à la terre" dont on pourrait dire, en inversant une parole célèbre, qu'on en parle toujours et qu'on n'y pense jamais, bien qu'il soit nécessaire au maintien de la cohésion nationale et quoique, en dépit de toutes les apparences éphémères, il assure aux familles la promesse la plus sérieuse de survie et de long avenir.

7 - Edmond LEJAY, 1867-1944.

L'oncle Edmond n'était pas seulement, par rang d'âge, au milieu de sa génération. Pour ses neveux et nièces, il occupait une situation particulière. Ne se distinguant guère de ses aînés par sa manière de voir et de sentir, il avait, cependant une façon personnelle de concevoir et d'organiser son existence. Peut-être cette différence nous est-elle apparue surtout parce qu'il est resté célibataire. Les trois sœurs qui l'ont immédiatement suivi ont, elles aussi, renoncé au mariage, sans, toutefois, qu'il y ait le moindre indice qu'elles aient suivi son exemple.



Très brillant dans ses études, surtout dans le domaine littéraire, il se montra jusqu'au moment voulu, très réservé sur l'orientation qu'il prendrait. Il fut officier comme deux de ses aînés ; si leur exemple fut pour quelque chose dans son choix, le métier militaire satisfaisait, d'autre part, son goût pour la discipline et pour le bon ordre, donnait à son esprit un axe nettement tracé, qu'il pourrait suivre, tout en agençant sa vie, au gré de ses préférences et de ses loisirs. Une seule année de préparation à l'École Sainte-Geneviève lui suffit

pour entrer à la limite d'âge inférieure, en 1885 à Saint-Cyr, dans la promotion des Pavillons Noirs rappelant les luttes pour la pacification du Tonkin.

Tout d'abord, jeune officier d'infanterie à Châlons-sur-Marne puis l'Ecole de guerre et deux années à Nice, avant de venir, pendant près de dix ans en garnison à Paris, tantôt dans l'Etat-Major, tantôt dans un régiment. Il passa ensuite dans l'Est et le Nord, Laon, Verdun, Lille, les dernières années d'avant-guerre. De Lille, il partit pour la guerre à l'Etat-Major du 1er corps d'armée, général Franchet d'Esperey, sous lequel, il devait encore servir ensuite en Orient. Nommé en 1915 au commandement d'un régiment, sa division fut l'une des premières à être envoyée en Macédoine, pour barrer aux Germano-Bulgares l'accès de Salonique. Successivement commandant de régiment, chef d'Etat-Major d'un corps d'armée, commandant de l'infanterie d'une division à l'armée d'Orient, il participa à la marche victorieuse vers le Danube, à la libération de la Roumanie. Puis, après quelques jours d'euphorie et de réjouissances à Bucarest, fin 1918, alors que les hostilités partout ailleurs avaient cessé, il dut participer à une série d'opérations confuses, mal connues, sur lesquelles l'histoire n'insiste guère, qui avaient pour but de nettoyer des bandes bolcheviques la Bessarabie attribuée aux roumains et, sur le Dniester, contre des guérillas difficiles à saisir, il eut à défendre la région de Kichinev, en attendant la réorganisation de l'armée roumaine.

Rentré en France au milieu de 1919, il fut à Lille, chef d'Etat-Major du 1er C.A. ; Général en 1923, il prit, en 1924, le commandement du groupe de subdivision d'Orléans qui fut sa dernière garnison où il se fixa définitivement après son passage au cadre de réserve, en 1927.

Dans cette carrière bien remplie et, en somme, récompensée, il fut servi par un esprit sérieux, studieux, mû par une haute idée du devoir professionnel, consciencieux aussi jusqu'au scrupule, qu'un esprit critique et une sensibilité très affinée aggravaient parfois. En marge de son métier, sans que cela puisse lui nuire, bien au contraire, un souci constant de développer et d'approfondir sa culture, surtout dans les ordres littéraires, philosophiques, historiques. Il se complaisait volontiers dans une solitude meublée par ses lectures et des méditations, tandis qu'il semblait assez peu attiré par la vie en commun, par les détails matériels qu'elle impose de résoudre.

L'organisation de son existence, variable en fonction de ses goûts, semble avoir connu deux périodes : avant et après la guerre de 1914-18. Avant, il profita au maximum, pour la satisfaction de ses goûts artistiques, mondains des possibilités qu'offraient ses longs jours à Paris ou à proximité. Puis, à son retour d'Orient, il apparut comme lassé, non seulement des voyages, mais de toute manifestation extérieure et devint casanier à l'excès. Conséquence de ses expériences, de ses voyages, sa conversation savait devenir passionnante, pour

peu qu'il sentît l'interlocuteur vraiment intéressé et décidé à ne pas l'interrompre par des réflexions saugrenues. Son esprit qu'il avait rendu apte à la synthèse lui faisait distinguer les grands traits des choses. Pour la correspondance, un don épistolaire, avec un style très à lui, vivant, mais plus soucieux du contenu que de la forme, correct dans sa syntaxe, mais rendu souvent heurté par beaucoup d'incidentes que lui imposaient toutes les idées qui se précipitaient sous sa plume. Que de fois, d'un seul terme, d'une seule phrase, il caractérisait définitivement une personne ou une situation.

Un officier, un lettré, mais également un fidèle de l'esprit de famille. Envers ses parents, il multipliait les attentions, et, dans leur vieillesse, chaque fois que la proximité relative de ses garnisons le lui permit, il ne passait pas sans venir les visiter. Bien que préférant de beaucoup les réunions en petit comité, il assistait fidèlement aux diverses cérémonies de famille, visitant régulièrement ses sœurs religieuses, réservant l'accueil le plus affectueux et le plus empressé à tous ceux qui, à Orléans notamment, allaient bénéficier de son hospitalité. Et, tout comme son oncle, parrain et homonyme le Président Edmond Demaison, il resta dans le célibat. Cela a défrayé bien des conversations, fait naître bien des hypothèses. Bien en vain : l'homme ne choisit ni ne fait naître les événements qui feront la trame de son destin. Pour le mariage, il faut trouver un "deuxième", peut-être n'a-t-il pas beaucoup cherché. Mais qu'en savons-nous ?

Pendant dix ans après sa retraite, à Nice l'hiver, à Orléans le reste de l'année, il vécut d'une vie retirée, mais qui lui plaisait. L'ayant vu, pour la dernière fois, au printemps de 1939, je ne sais pas bien ce que furent ses dernières années. En 1940, il dut souffrir, ressentir l'indicible amertume de ceux pour qui le salut du pays avait été la loi suprême de la vie, de ceux qui ayant porté leurs pierres pour construire la victoire, virent brusquement leur construction s'effondrer.

Au début de juin 1944, à peu de jours du décès de son frère Gustave, à quelques semaines de la Libération, dans Orléans durement bombardée, il s'éteignit dans la solitude que la situation imposait.

Etats de Services d'Edmond LEJAY

octobre 1885	Entrée à l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr
octobre 1887	Sous-Lieutenant au 106° R. I. à Châlons sur Marne
octobre 1890	Lieutenant au 106° R. I.
octobre 1893-95	École supérieure de guerre
septembre 1895	État-Major de la 29° D.I. à Nice
octobre 1896	Capitaine E. M. 29° D.I. à Nice
octobre 1899	État-Major de la 6° D. I. à Rouen
octobre 1901	Etat-Major de la 6° D. I. à Paris

1903 – 1905	Capitaine au 103° R. I. à Paris
1905 – 1907	Capitaine État-Major de la 5° Brigade d'Infanterie, Saint-Denis
1907 – 1909	Capitaine au 45° R. I. à Laon
septembre 1909	Chef de bataillon au 132° R. I. 4° Bon. Verdun
octobre 1911	État-Major du 1er C. A. à Lille
août 1914	État-Major du 1er C. A. en campagne
décembre 1914	Lieutenant-Colonel, sous-chef d'Etat-Major du 1er C. A. au commandement du 84° R. I.
avril 1915	Commandant le 84°, à l'armée d'Orient
septembre 1915	Colonel, chef d'Etat-Major du 1er groupe de division de l'armée d'Orient
juillet 1917	Commandant l'Infanterie de la 30° D. I. armée d'Orient
automne 1918	Chef d'Etat-Major du 1er C. A. Lille
juillet 1919	Général de brigade
septembre 1923	Commandement du groupe de subdivision d'Orléans
janvier 1924	au cadre de réserve
janvier 1927	

Décorations :

Chevalier de la Légion d'honneur	juillet 1910
Officier de la Légion d'honneur	décembre 1917
Commandeur de la Légion d'honneur	décembre 1926

Citations :

Ordre du 1er C. A., 30 avril 1915 :

“Pour le zèle, l'intelligence et l'entrain dont il a constamment fait preuve depuis le début de la campagne, en contribuant à maintenir les meilleures traditions dans un Etat-Major dont le chef a été plusieurs fois changé en même temps que le commandant de C. A. S'est notamment signalé pendant les opérations du 16 février 1915.”

Ordre de l'armée française d'Orient, 25 mai 1917 :

“A su faire de son régiment une troupe d'élite, d'un moral élevé, qui s'est porté avec un entrain remarquable à l'attaque de positions ennemies très fortement organisées dans un terrain des plus difficiles, grâce à son action personnelle, est parvenu, en dépit d'un bombardement intense et de violentes contre-attaques, à assurer la possession de la majeure partie du terrain conquis.”

Ordre de l'armée française d'Orient, 12 octobre 1918 :

“Ayant pris le commandement d'une brigade au début d'opérations actives, s'est dépensé sans compter pendant les reconnaissances préliminaires, les combats et la poursuite et a vu ses efforts couronnés de succès, les troupes sous ses ordres ayant fait plus de cent prisonniers, pris deux canons, une mitrailleuse et un important matériel.”

8 – Emilie LEJAY, 1868 - 1947 - Religieuse du Sacré-Cœur

Un an après oncle Edmond, échelonnées chacune à un an d'intervalle, trois filles entrèrent toutes trois en religion, deux au Sacré-cœur où elles avaient été élevées. Force nous est de nous limiter à ce que fut leur vie religieuse, qui commença d'ailleurs quand les plus âgés de notre génération n'avaient pas encore atteint l'âge de raison. A part quelques photos, il ne reste plus grand souvenir de ce que fut leur vie de jeunes filles, dans le monde, avant leur profession.



Au-dessous de l'appel divin, strictement personnel, dont les tiers sont hors d'état de discuter, une vie religieuse présente des aspects d'un ordre plus humain, tel le choix de la communauté aux règles de laquelle l'on croit devoir se soumettre. Nos deux tantes suivirent tout naturellement, sans chercher d'ailleurs, la voie tracée par une éducation dont elles gardaient bon souvenir, par l'exemple de leurs maîtresses, mais ce qui nous est connu du caractère d'Emilie nous laisse présumer qu'elle dut faire un méritoire effort d'adaptation pour se conformer totalement à la règle qu'elle acceptait. A cette règle, d'un ordre éminemment respectable dans ses intentions, mais qui dispensait, dans un milieu assez restreint des méthodes d'enseignement d'un formalisme un peu désuet, elle apportait une nature enjouée, exubérante, facilement humoristique et pince sans rire qui dut initialement étonner et détonner dans la vie réglée d'un couvent. Mais elle avait l'intelligence assez ouverte pour comprendre que l'adhésion à l'esprit d'un ordre devait faire admettre tout ce qui n'en était que la lettre. Et puis son dynamisme se complétait par un don réel pour l'enseignement, une aptitude pour intéresser tout en amusant. Cinquante ans de son professorat, cela dut faire un certain nombre de classes où des élèves ont oublié de s'ennuyer. Il en était de même dans ses conversations, où l'on pouvait toujours s'attendre à trouver de l'imprévu, et qui échappaient toujours à la banalité ; aussi était-elle visitée fidèlement, et aussi fréquemment que le permettaient les distances, par l'ensemble des membres de la famille.

Les mutations entre couvents, à l'intérieur d'un ordre n'apportent guère de changements, l'esprit et la règle restant les mêmes, et le cadre extérieur, qui seul varie, étant secondaire. Mais, à cette uniformité, elle trouvait moyen de toujours ajouter, pour ses visiteurs, une note personnelle, qui dissipait pour eux la monotonie qu'ils auraient pu redouter. Conflans, la maison mère près de Charenton, l'ancienne maison de campagne des Archevêques de Paris, avec ses beaux jardins et sa vue sur la Seine, puis Charleville, où à quelques décamètres de ses parents, elle voisinait aussi avec quelques-unes de ses nièces, élèves du couvent. Puis, plusieurs couvents de l'ouest, dont Laval, où, après 1900, elle eut à subir l'effet des lois de spoliation de la plupart des congrégations religieuses. Après la fermeture des maisons où elle se trouvait, elle fut repliée sur Conflans, qui subsista jusqu'en 1910. Elle fut alors envoyée en Autriche, à Pressbaum, près de Vienne, où elle resta pendant toute la guerre. Revenue ensuite en France, principalement à Metz, puis à Amiens, enfin à Paris, où quelques mois avant sa mort, en 1947, à plus de 79 ans, elle faisait encore la classe à quelques élèves.

Jusqu'à la fin, elle s'intéressa à tout, aux nouvelles de la famille, comme aux événements extérieurs qu'elle se faisait expliquer, comme à la tenue de ses visiteurs qu'elle ne se gênait pas pour critiquer au besoin. Dans son premier séjour, à Conflans, elle recevait fréquemment la visite de son frère Joseph, alors Saint-Cyrien et, régulièrement, ne trouvant pas la poignée de son sabre suffisamment brillante, elle s'en allait quérir les ingrédients nécessaires pour le lui astiquer. Une douzaine d'année plus tard, étant de nouveau à Conflans, et y recevant les visites de l'aîné de ses neveux, devenu Saint-Cyrien, elle ne manquait pas de lui faire briller, à son tour, sa poignée de sabre.

Lorsque, de Conflans, elle partit pour l'Autriche, comme quelqu'un exprimait la crainte qu'elle fût mal accueillie dans un milieu hostile aux Français, elle eut une répartie magnifique : *“Eh bien : si cela arrive, je saurai leur rappeler que Richelieu, en son temps, nous a montré comment vaincre la Maison d'Autriche.”* Elle garda d'ailleurs bon souvenir de ces années d'exil, aimablement accueillie dans ce milieu autrichien, au germanisme tempéré par l'humanisme.

Après la libération et la suspension de la guerre, peut-on appeler cela la paix, pendant les deux années qui lui restèrent à vivre, elle devint pour nous beaucoup plus qu'une tante religieuse que l'on aimait visiter ; elle était la dernière représentante de cette génération de douze frères et sœurs qui nous a précédés. Lorsque vinrent ses obsèques, à la fin de l'été 1947, on sentit qu'avec sa disparition, c'était toute une histoire qui finissait, une page qui venait d'être tournée.

9 - Marguerite LEJAY, 1869 - 1943 - Religieuse du Sacré-cœur

Certaines natures doivent s'imposer plus ou moins longtemps des efforts, pour se plier complètement à la règle qu'elles ont choisie. D'autres ont le privilège de se trouver tout de suite tellement en accord avec elle, que celle-ci semble avoir été faite sur mesure, pour qu'elles s'y insèrent et s'y intègrent, en en suivant exactement tous les contours.



Ainsi nous apparaissait tante Marguerite, la cadette des deux religieuses du Sacré-cœur.

Nous ne l'avons jamais connue dans le monde, comme Emilie, et plus rarement qu'elle, nous ne l'avons jamais vue que dans le cadre d'un couvent. Elle y paraissait si bien adaptée, qu'elle semblait avoir non seulement trouvé sa voie, mais, dès ici-bas atteint son objectif. Des esprits critiques s'amusaient même à prétendre qu'en conversation, ses paroles nous parvenaient comme à travers un prisme qui eut été fait des directives de ses autorités supérieures, et comme celles-ci n'avaient aucun privilège d'infailibilité, sur le plan temporel du moins, le prisme était parfois déformant.

Comme sa sœur aînée, elle connut des résidences souvent éloignées et l'exil, conséquence des lois de spoliation. Novice à Conflans, puis religieuse à Lille, à Charleville, juste après Emilie, elle eut à en subir la fermeture et le couvent fut transplanté en entier en Belgique, auprès de Liège. Elle fut ensuite à Bruxelles, où elle resta pendant toute la guerre. A partir de 1919, un long séjour, une quinzaine d'années, en Alsace, à Kientzheim, près de Colmar, dans un site pittoresque, au pied des Vosges. Puis, après quelques autres mutations peu durables, elle vint, pendant la seconde guerre, près de Paris, à Saint-Maur, où elle mourut en 1943.

Esprit méthodique et sans imprévu, elle n'apportait pas dans ses conversations le même charme fantaisiste que sa sœur aînée. Elle devait préparer chaque visite d'un membre de la famille avec le même soin qu'elle mettait à préparer ses cours. En arrivant, on avait l'impression que l'on allait subir un examen où tout ce qu'elle connaissait de vous, et des autres, serait passé en revue, complété par la conversation et dûment enregistré. Et l'on ne pouvait qu'admirer la connaissance qu'elle avait de l'ensemble des événements de famille et du comportement de chacun.

Pourtant, les circonstances ont fait que, presque tout le long de sa vie religieuse, elle fut beaucoup moins souvent visitée que sa sœur Emilie. Elle y suppléait par une active correspondance dans laquelle elle témoignait toujours une sollicitude affectueuse, toujours prête à marquer son attention à tous à

l'occasion de leurs heurs ou malheurs. Quant à ceux qui allaient la voir, l'expression de joie reconnaissante avec laquelle elle les remerciait de leur visite, suffisait à les payer de leur voyage.

Elle avait quitté ses parents peu après sa majorité, il n'est pas certain qu'elle ait même simplement entrevu certains de ses neveux et nièces. Et pourtant, au cours d'une séparation qui a duré un demi-siècle, jamais l'intérêt, l'affection, l'attachement pour les siens ne s'est affaibli. La fidélité est une des belles qualités du cœur et hommage devait lui être rendu.

10 - Louise LEJAY, 1870 - 1908 - Fille de la Charité

Après deux religieuses d'un ordre enseignant, une missionnaire. On peut la qualifier telle, car, pour n'avoir pas, en apparence, correspondu aux désirs de sa jeunesse, la mission qu'elle reçut n'en fut ni moins sévère, ni moins méritoire.



De très bonne heure, Louise LEJAY avait manifesté l'intention d'aller au loin convertir les païens, les évangéliser tout en les soignant. Elle devint religieuse de saint Vincent de Paul, l'ordre le plus actif, à son époque, pour l'établissement des missions lointaines. En ces temps de la fin du XIX^e siècle, où l'on commençait à acquérir une connaissance de plus en plus précise des mondes d'outre-mer, où il était encore question davantage de la propagation de la foi que de sa conservation, où la Sainte-Enfance quêtait partout pour le rachat des petits Chinois abandonnés, les vocations pour les missions se multipliaient. Sur une quarantaine de milliers de missionnaires, hommes et femmes, qui s'efforçaient d'étendre au plus loin la chrétienté, les deux tiers étaient français. Et c'était vers la Chine que Louise désirait s'orienter.

Mais, à l'issue de son noviciat au couvent parisien de la rue du Bac, ses supérieures la jugèrent trop peu résistante physiquement, pour aller vivre, dans des conditions précaires, sous des climats peut-être pernicioeux. Alors, elle fut maintenue dans la région parisienne, le plus longtemps au couvent d'Arcueil, où, sur la ligne de Paris à Sceaux, les terres à blé se parsemaient déjà d'un nombre croissant de maisons ouvrières ; où, voici un demi-siècle, se développait déjà un des éléments de la banlieue rouge de la capitale, où déjà agité par les mêmes passions, travaillé par les mêmes besoins, un milieu ouvrier plus restreint qu'aujourd'hui se recrutait par l'apport d'individus déracinés par la séparation de leur milieu ancestral et déjà déchristianisé.

Nous ne pouvons que présumer ce que furent là pendant une dizaine d'années, sa vie et ses œuvres. Pénétrée d'humilité, elle n'aimait guère parler d'elle, estimant sans doute que la multiplicité de ses petites actions charitables au service des pauvres, en lesquelles elle dépensait son temps et ses efforts ne méritaient pas qu'il en fût question. Bien des gens, pourtant, ne durent pas pouvoir rester insensibles au rayonnement de cette douce physionomie, dont le port de la cornette augmentait encore l'aspect quasi angélique.

L'ayant gardée en France pour lui éviter de très grosses fatigues, ses supérieures n'avaient pas prévu qu'à quelques lieux de Paris, elle trouverait de quoi dépenser sans compter et user sa nature généreuse : une maladie pulmonaire la força de s'arrêter, et après quelques mois d'arrêt, l'enleva en l'été 1908. Quand, à 38 ans, Dieu l'a rappelée, il lui avait, en somme confié la mission qu'elle désirait, avec un simple décalage d'ordre géographique. Au lieu des païens d'outre-mer, ce furent les païens de la banlieue parisienne qu'elle a soignés, au service de qui elle s'est consumée.

Aujourd'hui, le mal s'est accru, la région rouge d'Arcueil n'a pas changé de couleur, elle continue de se déchristianiser. Les efforts de tante Louise, morte en service social ont-ils été vains ? Nous n'en savons rien. A ceux d'entre nous qui l'ont connue et suivie, au cours de sa vie écourtée, elle a paru avoir bien des vertus qui font les saintes. Mais ce n'est pas nécessairement au profit de leur coin de terre et de leur époque que Dieu, qui est au-dessus du temps et de l'espace, fait fructifier les mérites de ses saints.

11 - Juliette LEJAY, 1873 - 1899, épouse en 1896 Louis ROUY, 1857 - 1927

Notre grand-mère racontait qu'à l'approche de la trentaine, ayant mis au monde cinq fils et deux filles, dont une seule avait vécu, elle avait désiré, qu'au cas où sa descendance devrait encore s'augmenter, qu'une sœur au moins fût donnée à sa fille Marie et elle avait fait un pèlerinage à la Salette. Au cours des six années suivantes, quatre filles étaient survenues. Et elle ajoutait : *“Il faut prendre garde à la Vierge de la Salette, elle exauce mais sans garder la mesure.”*



Après le départ de ses sœurs pour le couvent, ses frères cadets en pension, la dernière fille, Juliette resta seule, la plupart du temps, au foyer de ses parents. Elle faisait de fréquents séjours chez ses frères et sœur mariés, car “L'Aide aux mères” a existé, dans les faits, bien avant d'être baptisée. Parfois aussi, l'un des petits-enfants était recueilli à Charleville ; j'y fus ainsi bien des semaines, où elle fut une garde dévouée autant qu'une préceptrice attentive, qui

n'allait pas toutefois jusqu'à patienter très longtemps, quand j'annonçais tout au long des pages de mon premier livre de lecture.

En 1896, elle épousa Louis ROUY, industriel drapier de Sedan, notablement plus âgé qu'elle. Deux enfants leur vinrent : en 1897, Elisabeth, aujourd'hui mère Françoise Elisabeth, des Petites Sœurs de l'Assomption, actuellement à Paris. En 1899, François, aujourd'hui le R. P. ROUY du Sacré-cœur de Picpus, qui enseigne au loin dans les Amériques. Sa santé, jusque là solide, supporta-t-elle mal cette seconde naissance ? Peu après, un refroidissement amena de graves complications pulmonaires qui l'enlevèrent en quelques mois à l'automne 1899. Ses enfants eurent ensuite, comme belle-mère, une femme de cœur, compréhensive et bonne, qui les éleva comme ses propres enfants.

J'avais 12 ans quand elle disparut, et il ne me reste que des souvenirs trop restreints pour parler d'elle autrement que par oui dire. Elle tenait à la fois, semble-t-il, de ses deux sœurs plus âgées, Emilie et Marguerite. De la première, elle avait l'esprit primesautier, l'initiative, le franc-parler direct avec moins d'imagination et de fantaisie. La seconde lui avait passé un certain goût du méthodique, mais elle avait plus d'animation.

Grand-mère racontait encore que, dans leur très jeune âge, ayant demandé à ses quatre filles cadettes, si l'une d'elles serait religieuse, les trois premières gardant le silence, seule Juliette avait levé la main. "Elles s'étaient toutes trompées", ajoutait-elle. Tante Juliette ne s'est trompée que d'une génération, puisque ses deux enfants s'en sont allés vers le plus haut service et Notre Dame de la Salette, exauçant, sans garder de mesure, savait bien ce qu'elle faisait en vue du même service. Sur cinq filles, trois religieuses et la mère de deux religieux, c'est tout de même une proportion.

12 - Joseph LEJAY, 1875 - 1902.

Joseph, l'avant-dernier, eût désiré suivre, dans l'industrie la même voie que son père et que son frère aîné, et succéder dans la direction de la forge de Nouzon. Quand il eut achevé ses études secondaires, la situation, devenue défavorable, entraîna la liquidation de cette forge de Nouzon, et il prit le chemin des cours préparatoires de l'école Sainte-Geneviève. Il entra à Saint-Cyr en 1895, dans la promotion de Tananarive, au moment de la fin de l'expédition de Madagascar. Après les années d'école, il fut affecté au 5^e cuirassiers, à Tourzieu, mais au bout d'un an son régiment fut envoyé à Tours.



Pendant trois ans, dans l'ambiance accueillante et joyeuse de la Touraine, ce "jardin de la France" d'une époque où la tension franco-allemande semblait s'être atténuée, avant de s'aggraver définitivement, il vécut de la vie des jeunes officiers de cavalerie, que d'aucuns ont parfois calomniée parce que, ne l'ayant pas connue, ils ne l'ont pas comprise ; la taxant de négligence et d'insouciance, parce que l'on y servait gaiement, témoignant aux subordonnés suffisamment de confiance pour ne pas songer à leur servir de bonnes d'enfants, favorisant une discipline d'autant plus sûre qu'elle était moins tatillonne.

D'un tempérament robuste, très apte à tous les exercices physiques et s'y complaisant, il trouva, parmi les chevaux de son escadron, de quoi figurer plusieurs fois avec succès dans les concours hippiques. Puis, un jour, dressant un jeune cheval qui refusait un obstacle, il fit panache, le crâne fracturé, en mai 1902.

Comme Saint-Cyrien, il venait fréquemment à Fontainebleau où mon père était en garnison, passer ses dimanches et, encore enfant, j'ai rêvé fréquemment en contemplant son casoar. J'ai eu ma part de l'intérêt affectueux qu'il portait à ses neveux et nièces, sachant leur témoigner assez de gentillesse pour les mettre en confiance tout en exerçant sur eux assez de taquineries pour leur former le caractère. Avec cela, gai, ouvert, sensible, parfois modérant mal son enthousiasme ou son indignation, parfois aussi pince sans rire et volontiers chahuteur. Ses sœurs religieuses frémissaient parfois au cours de ses visites, par exemple, lorsqu'il s'avisait de faire l'inventaire du contenu de certaines vitrines dans leurs parloirs, dont la poussière et le repos n'avaient guère coutume d'être troublés.

Tous deux, chacun en notre temps, nous avons servi dans les rangs du même régiment, l'héritier du glorieux Royal Pologne, le vaillant 5^o cuirassiers qui, de Beaumont en 1870 à l'Indochine de nos jours, en passant par Saint-Pierre Aigle en 1918 et Saint-Valéry en Caux en 1940, a semblé toujours marqué par le destin par les missions de sacrifice. Alors, en plus des souvenirs d'enfance, de la mémoire familiale, c'est une commune tradition militaire qui nous relie.

États de services de Joseph LEJAY

Octobre 1895	Entrée à l'école spéciale militaire de Saint-Cyr
Octobre 1897	Sous-lieutenant au 5 ^o Cuirassiers, Vouziers
Octobre 1898	Ecole d'application de cavalerie, Saumur
Octobre 1899	Lieutenant au 5 ^o Cuirassiers, Tours
14 mai 1902	décédé accidentellement en service commandé.

13 - Léon LEJAY, 1878 - 1914, épouse en 1912 Cécile FROMENT, 1888.

Nous arrivons à celui qui fut un véritable trait d'union entre deux générations ; dans la nôtre, les plus jeunes se souviennent de lui sans effort. Les plus âgés dont il dirigea, anima, partagea les jeux, qui, dans leur enfance, l'avaient baptisé : "Petit noncle", ont gardé sa mémoire comme celle d'un frère aîné. On le surnommait aussi Léon XIII, vu son rang de treizième et dernier de sa famille, le pape régnant étant Léon XIII.



Chez ce Polytechnicien apparaissait tout d'abord avec une grande et durable jeunesse de caractère, une immense générosité du cœur, une serviabilité poussée parfois sans souci de la gêne qui pouvait en résulter pour lui-même ; un esprit de famille, qui savait se manifester par des actes, une curiosité s'étendant à la fois aux domaines de l'esprit, aux activités professionnelles et sportives, avec de l'éloignement pour des idées et les systèmes tout faits. Et par-dessus tout cela, une humeur enjouée, un moral inaltérable qui savait dominer toutes les crises.

Dans sa jeunesse, il avait désiré, comme l'un de ses aînés, devenir officier de marine. Des défauts dans la vue l'en empêchèrent. Alors, selon une voie déjà tracée après l'achèvement de ses études secondaires, il prit le chemin de l'École Sainte-Geneviève, mais pour y préparer Polytechnique, où il entra en 1898. A cette époque, les carrières d'ingénieur ne se multipliaient que lentement. Les grands corps de l'État, réservés aux premiers de l'X, n'absorbaient guère plus de 10 à 12 % de chaque promotion. Les débouchés dans l'industrie privée étaient encore restreints et aléatoires. Plus de la moitié de chaque promotion s'orientait vers l'armée. Ainsi fit Léon Lejay qui, devenu militaire, le fut comme s'il n'avait jamais pensé qu'à cela.

Deux ans de polytechnique, puis deux ans d'école d'application à Fontainebleau, enfin diverses garnisons d'artillerie : Poitiers, Verdun, Laon. L'adoption, encore toute nouvelle, des matériels à tir rapide amenait alors une évolution profonde dans les méthodes et dans l'emploi de cette arme, captivant les jeunes officiers, préparant son action décisive dans les victoires de 1914. Léon Lejay participa à ce renouveau, mais en recevant en 1911, le commandement de la batterie d'artillerie à pied, en garnison à Montmédy, ce fut vers l'artillerie lourde que son activité eut à s'orienter. Rocher fortifié par Vauban pour commander avec Longwy, sa voisine, le cours de la Chiers, à proximité de la frontière de l'Empire, Montmédy avait gardé avec ses abris souterrains creusés dans le roc et à l'épreuve des obus de toute puissance, un

certain intérêt défensif. Sous la place forte, en effet, passait un long tunnel qu'empruntait la voie ferrée qui, par Sedan et Longuyon, reliait la Lorraine au Nord et aux Ardennes. De cette vie solitaire, à la tête d'une batterie isolée, dans une place forte démodée, la curiosité d'esprit et l'activité de Léon Lejay à qui des supérieurs lointains, depuis Verdun laissaient une large initiative, surent tirer des réalisations constructives : améliorations des méthodes de tir, procédés nouveaux techniques et tactiques, dont certains devaient se répandre, lorsque la guerre de position imposa à toutes les artilleries certaines méthodes jusque là employées par la seule artillerie lourde.

Cependant, ce fut dans un combat d'infanterie que s'acheva cette carrière déjà bien remplie et dont les mérites commençaient à être reconnus. Le 21 août 1914, à Etthe et à Vertron, une partie de la bataille des frontières s'était engagée non loin de la place de Montmédy. Après le repli général, celle-ci fut peu à peu encerclée et sa garnison reçut l'ordre de gagner Verdun par ses propres moyens. Le mouvement commença de nuit, au milieu de colonnes allemandes, qui sillonnaient les routes et obligeaient à utiliser les larges couverts forestiers de cette région est de la Meuse. Parvenu dans les environs Nord de Dun-sur-Meuse, ce détachement d'environ 2000 hommes finalement éventé par l'ennemi, tenta de franchir de vive force la route de Brandeville à Nurvaux. Il se heurta finalement à des forces supérieures et subit de grosses pertes. Le capitaine Lejay tomba des premiers, aux abords de la route. L'événement ne fut connu qu'à la fin de l'automne 1914, par des lettres de prisonniers. Il repose, avec plusieurs centaines de ses camarades de combat, dans un cimetière spécial, à proximité du village de Brandeville. La longueur des listes funèbres, la proportion des tués par rapport à l'ensemble de l'effectif disent suffisamment ce que dut être l'âpreté de la lutte. Dans son ouvrage sur "le sort des petites places fortes en 1914", le général Clément Grandcourt a fait un récit détaillé de cet épisode et cité le capitaine Lejay comme l'un des officiers de la garnison les plus distingués et les plus complets.

Au cours de son séjour à Montmédy, en juillet 1912, Léon Lejay avait épousé Cécile Froment, fille d'un ancien magistrat dont la famille habitait Xermaménil, sur la Mortagne, près de Lunéville. Neuf ans d'âge seulement nous séparaient et nous avons été fréquemment et intimement rapprochés, pendant son séjour à Polytechnique et davantage encore pendant les deux ans qu'il passa à l'Ecole de Fontainebleau, où mes parents étaient en garnison, où il venait partager la vie de leur foyer. Puis, nous fûmes à peu près de la même génération militaire. Il reçut son troisième galon, juste au moment où j'ai pris le deuxième. C'est dire le vide qu'il m'a laissé, l'épreuve que fut sa disparition. Maintenant, aux combattants de 1914 – 18 qui achèvent de vieillir, perdant pied dans un monde, dont ils respirent avec peine l'atmosphère, le sort de ceux auxquels fut épargné le spectacle de l'après-guerre, n'apparaît plus tellement déplorable. Il est des temps que l'on préférerait n'avoir pas vécus.

Etats de services de Léon LEJAY

Octobre 1898	Entrée à l'école Polytechnique
Octobre 1900	Sous-Lieutenant, élève à l'école d'application de l'artillerie, Fontainebleau
Octobre 1902	Lieutenant au 33° d'artillerie, Poitiers
Octobre 1905	Lieutenant au 4° Rt. d'artillerie à pied, Verdun
Octobre 1907	Lieutenant au 29° d'artillerie, Laon
Avril 1911	Lieutenant commandant de batterie au 5° Rt. d'artillerie, Montmédy
Juin 1911	Capitaine au 5° Rt. d'artillerie, Montmédy
Août 1914	mort pour la France à Brandeville, Meuse.

Décoration, Citation :

Chevalier de la Légion d'honneur (titre posthume).

Ordre du C. A. - 5° Rt. art. à pied.

"Officier remarquable tant par ses connaissances professionnelles que par son entrain et son ardent patriotisme.

Avait su communiquer à sa batterie toute sa confiance et son calme. Est mort en héros le 29 août 1914, à Brandeville, en entraînant sa batterie à l'attaque."



J'arrête là ce recueil de souvenirs dont le seul but est de rendre témoignage à ceux qui nous ont précédés. Une génération ne peut d'ailleurs ni se juger ni se dépeindre elle-même. De plus jeunes, je l'espère, viendront un jour ajouter une suite, prolonger la mémoire de la famille. Ce sera la meilleure justification des pages qui précèdent, le signe qu'elles correspondent à des aspirations constamment ressenties.

Lyon, juin 1956.

Maurice LEJAY

Maurice LEJAY, aîné de la huitième génération, entouré de ses frères, sœurs et cousins



LES GÉNÉRATIONS SE SUIVENT À AIGLEMONT...

La huitième génération...



La neuvième génération... un 15 août (1935 ? - 36 ?) avec Cadichon



Texte revu et illustré de photos d'époque par Bernadette LEJAY
... de la neuvième génération en 2003